

ons stad



Nr 48 1995



Kultur, Angebot und Nachfrage

Freitag, 13. Januar 1995, 14.30 Uhr: Im städtischen Musikkonservatorium auf dem *Geesseknäppchen* ist das imposante Auditorium bis auf den letzten Platz gefüllt. Das großherzogliche Paar, die halbe Regierung, zahlreiche Abgeordnete, die Bürgermeisterin der Hauptstadt mit Vertretern des Schöffen- und Gemeinderates, der Erzbischof von Luxemburg, Diplomaten, hohe Staatsfunktionäre, in- und ausländische Leiter von Kulturinstituten und nicht zuletzt viele Kunst- und Kulturschaffende haben sich zusammen mit einer Menge Journalisten hier eingefunden, um endlich feierlich und offiziell zu eröffnen, was in den letzten Monaten und Jahren hierzulande für viel kontroversen Gesprächsstoff gesorgt hat: das Luxemburger Kulturjahr 1995.

Noch vor den Ansprachen von Bürgermeisterin Lydie Wurth-Polfer, dem Generalkoordinator Claude Frisoni und der delegierten Kulturministerin Marie-Josée Jacobs wird in dem abgedunkelten Auditorium mittels einer Bild- und Tonmontage jener Frau gedacht, auf deren Impuls hin die Idee der „Kulturstädte Europas“ geboren wurde: Es war die ehemalige Schauspielerin und spätere griechische Freiheitskämpferin und Kulturministerin Melina Mercouri (1925-1994), die 1983 vorgeschlagen hatte, die Europäische Gemeinschaft solle sich nicht nur „um Milchquoten und Agrarprodukte kümmern, sondern auch und vor allem um die kulturelle Identität der Europäer“.

Zwei Jahre später, am 13. Juni 1985, beschloß dann der Rat der Kulturminister die jährliche Wahl einer „Kulturstadt Europas“, die zum einen ihre eigene Kultur nach außen vermitteln, zum andern sich aber auch den kulturellen Impulsen anderer Völker öffnen sollte. Bereits am 21. Juni 1985 war es dann Athen, das als erste Kulturhauptstadt in die europäische Geschichte einging. Es folgten der Reihe nach Florenz, Amsterdam, Berlin, Paris, Glasgow, Dublin, Madrid, Antwer-

pen, Lissabon und schließlich Luxemburg. In den nächsten vier Jahren vor der Jahrtausendwende werden Kopenhagen, Thessaloniki, Stockholm und Weimar (1999) die kulturellen Drehscheiben sein. Und da ab 1997 auch Kandidaturen aus Nicht- oder Noch-Nicht-EU-Staaten zugelassen sind, haben sich für das symbolträchtige Jahr 2000 gleich vier Städte angemeldet, die sich um diese Ehre streiten, nämlich Prag, Bologna, Avignon und Helsinki.

Nun kann man die ganze Philosophie dieser „Kulturstädte“ belächeln oder als EU-Propaganda abtun, man kann sich über Konzepte, Finanzierungsmodelle und Programme streiten – wie das ja auch ausgiebig hierzulande zelebriert wurde –, oder auch darum, ob man hauptsächlich „offizielle“ oder mehr „alternative“ Kulturprojekte fördern sollte.

Eine erste Zwischenbilanz nach nur zwei Monaten „Luxembourg, Ville Européenne de la Culture 1995“ zeigt uns immerhin klar und deutlich, daß für die Kultur das gleiche gilt wie für das Geschäftsleben im allgemeinen, den Tourismus oder den öffentlichen Transport im besonderen, nämlich daß das (qualitativ hochwertige) Angebot die Nachfrage bestimmt.

Die Ausstellung „Luxe, calme et volupté“ im Kasino Luxemburg zum Beispiel belegt diese These äußerst eindrucksvoll: Dort wurden nämlich, trotz relativ hoher Eintrittspreise, nach nur sechs Wochen bereits über dreißigtausend Besucher gezählt. Auch die Turner-Aquarelle im Staatsmuseum zogen insgesamt über 27.000 Besucher an, und weit über 10.000 interessierten sich für „L'âge d'or du meuble luxembourgeois“.

Diese Zahlen dürften all jene Zeitgenossen, die seit langem schon für ein zeitgemäßes Kunstmuseum in Luxemburg plädieren, überaus optimistisch stimmen.



2

Les sens et l'existence

par Claude Frisoni, coordinateur général de "Luxembourg, Ville Européenne de la Culture 1995".

3

Was bleibt nach 1995? Neue Bestimmungen für alte Gebäude

"Wie die vorhergehenden Kulturstädte Europas, Antwerpen im Jahre 1993 und Lissabon im vergangenen Jahr, hat auch Luxemburg große Anstrengungen auf dem Gebiet der Renovierungen und Restaurierungen von alten Gebäuden unternommen." Eine Dokumentation von Simone Beck.

6

Des chefs-d'oeuvre de l'histoire de l'art

Les expositions au Musée national d'histoire et d'art et au Casino Luxembourg en 1995

"Dans le cadre de l'année culturelle 'Luxembourg '95', un programme d'expositions riche et varié, susceptible de satisfaire aussi bien le grand public que l'amateur éclairé, a été mis sur pieds pour le Musée national d'histoire et d'art et pour le Casino Luxembourg." Un petit guide à travers les expositions, établi par Enrico Lunghi.



9

Bernard Molitor (1755-1833) Ein Pariser Kunsttischler luxemburgischen Ursprungs

"Die Ausstellung in der Villa Vauban, die vom 7. Oktober bis zum 10. Dezember 1995 dauert, wird Möbel aus allen Schaffensperioden Molitors zeigen. In seinem Werk spiegeln sich die unterschiedlichen Moden und Zeitstile wieder, die alle von diesem Künstler aufgegriffen wurden, aber eine eigene Ausformung fanden." Ein Beitrag von Claudine Bechet.

10

Littérature sans frontières Vers une renaissance des „Journées de Mondorf“

"J'ai relu, récemment, le premier roman de Thomas Bernhard. *Frost (Gel)*. Et j'y ai découvert un détail qui, lors de ma première lecture, n'avait pas attiré outre mesure mon attention. A un certain moment apparaît un médecin. Et ce médecin s'appelle le Docteur Koltz." Une chronique littéraire de Jean Portante.



14

Une étape importante de la création théâtrale: Dostoïevski va à la plage

par Ben Fayot

I-VIII

pages intercalées Di giel Säiten

Dans ce numéro de *Ons Stad* traitant exclusivement des manifestations de l'année culturelle, les pages jaunes elles aussi contiennent des informations pratiques sur "Luxembourg '95".



17

L'année culturelle en musique

"Symphonies, concertos, arias, jam sessions, orchestres, solistes, virtuoses, groupes, chœurs et chorales, compositeurs et arrangeurs feront retentir les salles de concerts, les neufs des églises, les conservatoires, les centres culturels, la Zeltstad, les places publiques et des lieux insolites comme l'ancienne Schongfabrik de Tétange ou la Gare Centrale de Luxembourg de mille musiques." Un calendrier musical établi par Simone Beck.

20

Deutsches Tanztheater oder die Suche nach einer neuen Bewegungssprache

Ein Porträt von Malou Thilges



23

If it's tuesday, this must be Luxembourg

Ein nicht (ganz) ernstzunehmendes Panoptikum zum hundertsten Geburtstag des Kinos von Ambrose Chapel (alias jpthilges)

27

Flash sur la photo La photographie et sa place dans l'année culturelle

par Pierre Stiwer et Paul Di Felice

30

'95er Inventur am neie Stater Musée

Eng kleng Virschau vum Josy Braun

31

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

32

Stater Chronik

- Zum Gedenken:
Fernand Bintner † und
Roland Hensgen †
- Eine Gedenktafel zur Erinnerung an Jan Palach

33

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff

Ons Stad Nr 48 - mars 1995

Périodique édité par
l'administration communale
de la Ville de Luxembourg
paraissant 3 fois par an

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder,
Wolfgang Osterheld, Guy Hoffmann,
Christophe Olinger
© Photothèque de la Ville de
Luxembourg (F. Bury, J.-P. Fiedler,
T. Vaccaro)
Dessins: Andreas Wagner, Pit Weyer
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition:
Imprimerie Joseph Beffort,
Luxembourg
Imprimé sur les presses de
l'imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Tirage: 41.500 exemplaires
Distribution gratuite
à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg
La revue ne peut être vendue.



Les sens et l'existence

On a dit parfois que Luxembourg était une destination privilégiée du „Tank- und Banktourismus“. Et sans doute, parmi nos visiteurs, certains viennent-ils d'abord remplir coffres et réservoirs. Mais Luxembourg a bien d'autres attraits et l'année culturelle peut contribuer à les mettre en valeur. Des ruelles de la ville basse au rocher du Bock, des rives de l'Alzette aux ponts majestueux, des places conviviales aux bonnes tables, des salles de théâtre ou de concert aux salles d'exposition, on peut aussi profiter de Luxembourg pour faire le plein des sens.

On a dit parfois que Luxembourg était bien audacieuse en décidant d'ajouter son nom à la liste des capitales ou villes européennes de la culture. Et sans doute la taille de certaines des métropoles qui l'ont précédée, comme Athènes, Berlin, Paris ou Amsterdam est sans commune mesure avec celle du „Gibraltar du Nord“. Mais Luxembourg dispose de bien des atouts et l'année culturelle peut contribuer à les mettre en évidence. La dimen-

sion humaine de notre cité, la densité de son tissu associatif, la qualité de ses équipements culturels, le talent de ses créateurs, le caractère cosmopolite de sa population, la volonté de vivre ensemble démontrée quotidiennement par ses différentes communautés en font un lieu de vie et de culture où il est possible d'enrichir son esprit.

On a dit parfois que Luxembourg n'avait pas besoin d'investir autant dans la culture et que cette année culturelle était un luxe inutile ou une dépense d'énergie injustifiée. Et sans doute les efforts consentis par tous ceux, artistes, responsables d'institutions ou d'associations, fonctionnaires, journalistes, acteurs économiques, qui ont jeté leurs forces dans cette entreprise, sont impressionnants. Mais Luxembourg peut s'enorgueillir d'une telle mobilisation et bénéficier pendant et après 95 de retombées très positives. Tout simplement d'abord par le plaisir partagé lors des innombrables manifestations proposées. Ensuite par l'augmentation sensible de l'offre culturelle renforçant un potentiel de public déjà conséquent et l'élargissant encore. Enfin, par une meilleure connaissance de notre réalité à l'étranger, améliorant l'image de la ville et suscitant un intérêt plus fort de la part de nos voisins.

On a dit parfois... Mais qu'importe! Le simple fait qu'un événement culturel soit placé au centre des préoccupations, qu'il génère un débat et impose aux uns et aux autres de s'interroger sur la définition d'un projet culturel est déjà un encouragement.

Quant à la satisfaction de participer à la fête, c'est bien la preuve que si les sens ne précèdent pas l'existence, ils en enrichissent l'essence.

Claude Frisoni



Neue Bestimmungen für alte Gebäude

Eine Frage, die immer wieder gestellt wird: „Was bleibt nach 1995?“ Bestimmt wird das luxemburgische Kulturjahr Folgen haben, die zwar (jetzt noch) nicht zu quantifizieren sind, die aber wohl einschneidende Wirkungen haben werden: der kulturelle Urlaub, die Reflexion und Debatte über die Luxemburger Gesellschaft und Kultur, die Würdigung des einheimischen Kulturschaffens im Ausland und das Anerkennen Luxemburgs als eine Stätte internationalen kulturellen Austauschs.

Wie die vorhergehenden Kulturhauptstädte Europas, Antwerpen im Jahre 1993 und Lissabon letztes Jahr, hat Luxemburg auch große Anstrengungen auf dem Gebiet der Restaurierungen und Renovierungen von Gebäuden unternommen. Eines der großen Projekte Antwerpens – außer der Neugestaltung ganzer Straßenzüge – war die Instandsetzung seines außergewöhnlich schönen Bahnhofsgebäudes und die Renovierung des Bourla-Theaters. Lissabon hat eine ehemalige Manege, das *Coliseo*, in einen modernen Konzertsaal verwandelt; neue Ausstellungsräume und neue Kinosäle entstanden zudem in der portugiesischen Hauptstadt. Die ehemalige Biskuitfabrik des *Chiado* wurde durch das

Talent des bekannten Architekten Wilmotte zu einem einzigartigen Museum für zeitgenössische Malerei.

Auch in Luxemburg wird das Kulturjahr seine architektonischen Spuren hinterlassen, und die Anstrengungen, die auf diesem Gebiet von der Regierung und von der Stadt Luxemburg unternommen werden, sind beachtlich. Begeben wir uns doch auf einen Spaziergang durch die Stadt.

Beginnen wir in der Rue Notre-Dame, der „Enneschtgaass“, wo auf Nummer 41 eine der wichtigsten Infrastrukturen des Kulturjahres entstanden ist, das „Casino Luxembourg“. Vielen Lesern ist das „Casino“ noch als „Foyer Européen“ in Erinnerung, wo wir Samstagabende und Sonntagnachmittage auf Bällen oder „Thés dansants“ verbracht haben, wo Konferenzen, Filmabende und Kammerkonzerte veranstaltet wurden. Eine allgemeine Diskussion ruft noch heute das „Aquarium“ hervor, das von außen betrachtet bestimmt nicht jedermanns Geschmack ist, das von innen aber eine unvergleichliche Aussicht auf die „Nei Bréck“, das Bahnhofsviertel und das Petrußtal bietet. Im Vorfeld der Vorbereitun-

Renovierungen und Restaurierungen

gen für das Luxemburger Kulturjahr wurde das 1882 erbaute Casino rasch unentbehrlich als Ausstellungsraum. Urs Raussmüller, der Leiter der „Hallen für Neue Kunst“ in Schaffhausen, entwickelte ein Konzept, das die bauliche Substanz des Gebäudes respektierte, dabei aber moderne Räumlichkeiten für Ausstellungen schuf. Neutrale, weißwandige Würfel, die nach oben offen sind, um so das Tageslicht einzulassen, ermöglichen eine ungestörte Betrachtung der ausgestellten Werke.

Verlassen wir das Casino und begeben wir uns zum „Knuedler“, von wo wir das Großherzogliche Palais in seiner neuen Schönheit erblicken. Das Palais und das Gebäude der Abgeordnetenversammlung haben – da aus anfälligem Kalkstein erbaut – sehr unter den Umwelteinflüssen gelitten, und so wurde eine Generalüberholung notwendig. Nachdem beide Gebäude von außen her in neuem Glanz erstrahlen, werden auch die Instandsetzungsarbeiten im Innern bald abgeschlossen sein, so daß eines der schönsten Gebäudeensembles der Hauptstadt modernen Ansprüchen gerecht wird, ohne dabei seine historische und architektonische Qualität zu verlieren.

Was bleibt nach 1995?

„Casino Luxembourg“



Das neue Museum für Stadtgeschichte



„Ilôt du Roost“



Unterhalb des „Krautmaart“, in der Rue du Saint-Esprit bis hinunter zum „Breede-wee“, lassen im Moment noch Baupläne und Gerüste den Umfang des Projektes nur vermuten, das dort verwirklicht wird. Die Stadt Luxemburg richtet dort in einem Gebäudekomplex, dessen einzelne Bestandteile zum Teil bis ins 17. Jahrhundert zurückreichen, ein Museum für Stadtgeschichte ein. Kaum eine Stadt hat die Chance, ein solches Museum in Räumlichkeiten zu errichten, die selbst

Objekte des Museums werden. Wenn der Rundgang durch die Ausstellungsräume den Besucher auch weit in die Vergangenheit unserer Stadt zurückführt, so geschieht das doch mit modernsten Mitteln. Ein interaktives Multimedia-System erlaubt ihm, seinen Besuch chronologisch oder thematisch selbst zu konzipieren. Ein 18 m hoher Panoramaaufzug aus Glas gewährt zur Seite des „Breede-wee“ hin einen einzigartigen Ausblick auf die Altstadt und im Innern des Museums einen

Blick auf die diversen Räume. Reichhaltige Sammlungen, die zum Teil aus den Beständen der Stadt, zum Teil aus Privatsammlungen oder aus anderen Museen stammen, erwarten den Besucher ab Herbst dieses Jahres.

Wenn wir von der Rue du Saint-Esprit durch die „Waassergaass“ entlang dem renovierten „Ilôt du Roost“ zum Bockfelsen spazieren, stellen wir fest, daß sich auch dort viel verändert hat. Das Landesdenkmalamt hat nämlich im Bereich des Bockfelsens bis hin

„1000 Jahre in 100 Minuten“
 heißt diese Wanderung,
 die mittels multimedialer Informationen
 Einblick gibt in die Bau- und
 Militärgeschichte der Festung

Das ehemalige Hospiz Saint-Jean



„Um Bock“



zum Rhamplateau umfangreiche Restaurierungsarbeiten unternommen. Im Umfeld der ehemaligen Abtei Neumünster entsteht ein kulturhistorischer Rundgang, der die Oberstadt mit den Vierteln am Fuße des Bockfelsens verbindet. „1000 Jahre in 100 Minuten“ heißt diese Wanderung, die mittels multimedialer Informationen Einblick gibt in die Bau- und Militärgeschichte der Festung, in die Lebensbedingungen ihrer Bewohner und auch die für diese Topographie typischen Pflanzen erklärt. Überall dort, wo keine historischen Quellen vorlagen, wurde bewußt auf moderne Baumaterialien zurückgegriffen, um zu zeigen, daß, wie es in der Charta von Venedig steht, „die Restauration dort endet, wo die Hypothese beginnt“.

Das ehemalige Hospiz Saint-Jean, das vorübergehend als Frauenstrafvollzugsanstalt diente, wird im Laufe des Jahres das Staatliche Naturhistorische Museum aufnehmen. Thematische Ausstellungen, Dauerausstellungen, Schulprogramme und Forschung finden in dem schön instandgesetzten Gebäude am Alzette-Ufer eine neue Unterkunft.

Wie recht die Verantwortlichen mit ihrer Konzeption zur Neubelebung der Altstadt hatten, beweist die Tatsache, daß die Altstadt Luxemburgs Ende des letzten Jahres auf die Liste des Weltkulturerbes der UNESCO aufgenommen wurde und daß der Europarat „1000 Jahre in 100 Minuten“ in die Reihe seiner historisch wertvollen Rundgänge aufgenommen hat.



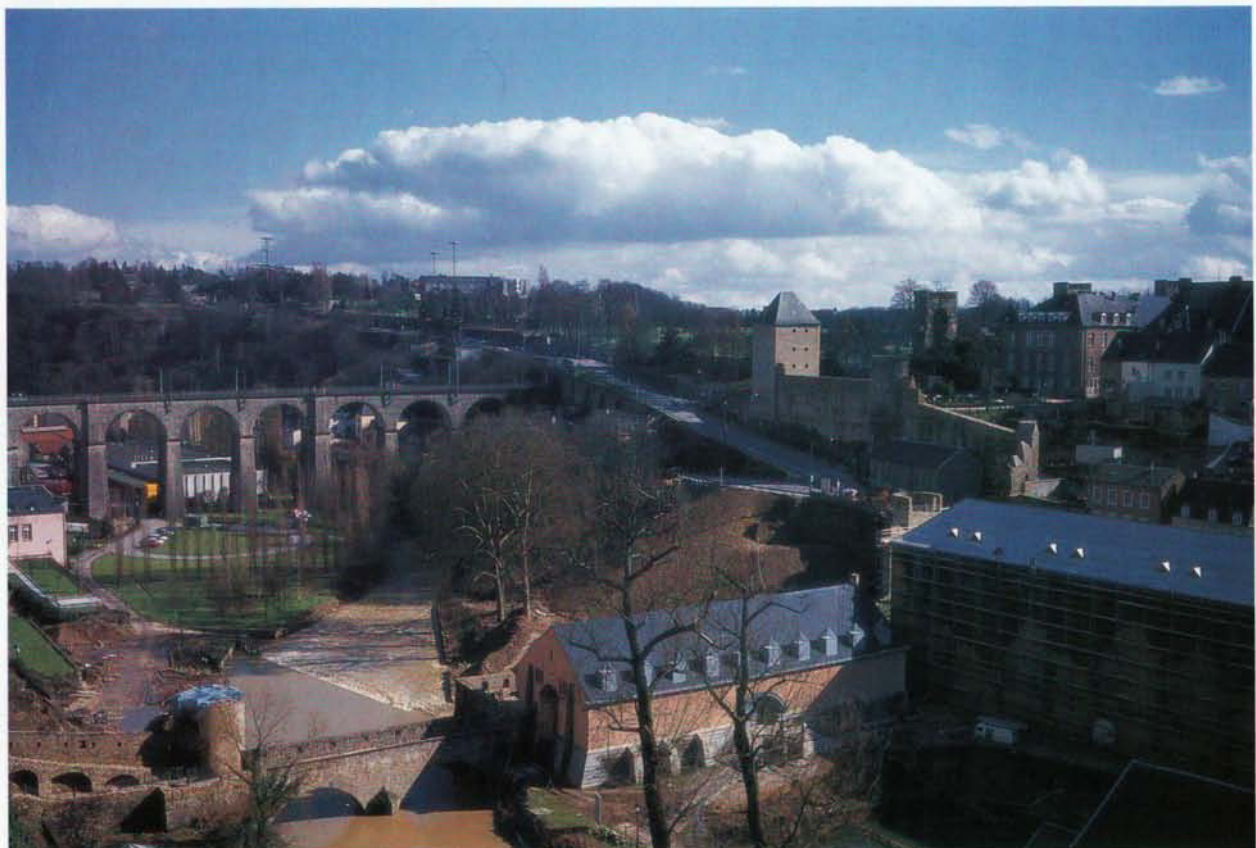
Beenden wir den Überblick über die Renovierungen und die Neubestimmung historischer Gebäude in Mersch. Dort wird – im Rahmen des Programmes der Dezentralisierung der nationalen Kulturinstitute – im Haus der Familie Servais das nationale Literaturarchiv untergebracht. Das Geburtshaus von Emmanuel Servais, der von 1867 bis 1874 Präsident der Regierung war, sowie von Félix Servais (1873-1916), französischsprachiger Luxemburger Schriftsteller, wird ein Archiv über luxemburgische Literatur, eine Fachbibliothek, ein Forschungszentrum und den Sitz der „Fondation Servais pour la littérature luxembourgeoise“ beherbergen. Seminare und Kolloquien, Literatur- und Leseabende werden die „Maison Servais“ zum Treffpunkt aller Literaturfreunde machen.

Eine Infrastruktur, die zwar nur provisorisch sein wird, dafür aber innovativ und spannend, wird die Zeltstadt sein, die die Asbl

„Luxemburg, Kulturstadt Europas 1995“ von Anfang Mai bis Ende Juli auf dem Heilig-Geist-Plateau errichten wird. Oberhalb des Reitstalles, über dem unterirdischen Parkhaus, wird das sogenannte „Regenbogen-Zelt“ 1.200 Zuschauer und Zuhörer empfangen. Symphonische Konzerte, Rock, Pop, Jazz, Clowns, Theater- und Ballettvorstellungen und Kinderprogramme werden dort über die 200 Quadratmeter große Bühne gehen. Im „Spiegelzelt“, einem Juwel aus den frühen zwanziger Jahren mit Holztäfelungen und großen Spiegeln, das rund 400 Personen Platz bietet, wird sogar ein Restaurant eingerichtet.

Schön wäre es, wenn die „Zeltstadt“ einen solchen Erfolg hätte, daß sie auch nach 1995 zu einer „festen“ Kultureinrichtung Luxemburgs würde.

Simone Beck



Les expositions au Musée national d'histoire et d'art et au Casino Luxembourg en 1995



Un événement prestigieux a servi d'inauguration à l'année culturelle: dans les nouvelles salles du Casino Luxembourg s'est ouverte, le 13 janvier, l'exposition „Luxe, calme et volupté – Regards sur le postimpressionnisme“

Dans le cadre de l'année culturelle „Luxembourg '95“, un programme d'expositions riche et varié, susceptible de satisfaire aussi bien le grand public que l'amateur éclairé, a été mis sur pieds pour le Musée national d'histoire et d'art et pour le Casino Luxembourg. D'une part, une série d'expositions arrêtent le regard sur certains aspects de la culture luxembourgeoise; d'autre part, des expositions, parfois prestigieuses, d'art ancien et moderne permettent de découvrir ou de redécouvrir des chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art; enfin, des expositions davantage tournées vers l'art contemporain montrent les voies dans lesquelles s'est engagé une partie de l'art d'aujourd'hui.

Après le grand succès de la „Rétrospective Kutter“ (du 13 décembre 1994 au 15 janvier 1995), c'est l'„Âge d'or du meuble luxembourgeois“ qui attirera un public très nombreux au Musée national. Organisée grâce à de généreux prêts de particuliers, cette exposition présente des meubles seigneuriaux, bourgeois et ruraux qui surprennent par la variété de leurs formes et de leurs décors et qui témoignent des traditions locales et des interprétations des styles savants dans les ateliers luxembourgeois au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. La Villa Vauban elle, accueillera à la fin

de l'année, les meubles d'un ébéniste luxembourgeois ayant travaillé pour les rois français: „Bernard Molitor (1755-1833)“.

Au musée encore, les „Regards sur les collections privées au Luxembourg“ dévoileront le goût et l'amour des beaux-objets, de l'art ancien, moderne et contemporain de nombreux collectionneurs dans notre pays alors que „The Luxembourg watercolours“ de J.M.W. Turner permettent de saisir, à travers seize vues de la forteresse, le regard romantique posé par le célèbre peintre anglais sur le site impressionnant de notre capitale. Les deux vues du „Bock“ appartenant au musée sont encadrées des aquarelles et de deux carnets d'esquisses provenant de la Tate Gallery de Londres. L'art de la photographie d'Edward Steichen (1879-1973) sera évoqué cet été, au Casino Luxembourg, à travers une sélection d'environ 200 photographies originales provenant des collections du Musée national d'histoire et d'art et de la Photothèque de la Ville de Luxembourg, et en septembre, les „Empreintes du passé – Acquis et défis de l'archéologie au Luxembourg“ retraceront le développement de cette discipline sur notre territoire durant les vingt dernières années.

L'un des événements majeurs de l'année aura lieu cet été, lorsque le musée accueillera



Karl Schmidt-Rottluff
„Wege des Expressionismus“
Casino Luxembourg

Andy Warhol
„Swinging Sixties, Sparkling Nineties”
Casino Luxembourg

Pieter-Paul Rubens
„Chefs-d'œuvre des collections du Prince de
Liechtenstein”
Musée National d'Histoire et d'Art



les „Chefs-d'œuvre des collections du Prince de Liechtenstein”. Non seulement des tableaux de peintres illustres comme Bernardo Bellotto, Jan Breughel l'Ancien, Adrian Brouwer, Lucas Cranach le Vieux, Antonis van Dyck, Marc Antonio Franceschini, Jan Davidz de Heem, Angelica Kauffman, Joos de Momper, Aert van der Neer, Hyacinthe Rigaud, Pieter-Paul Rubens, Jan Steen, David Teniers le Jeune, Ferdinand Georg Waldmüller et Philips Wouwerman, mais encore des sculptures dues notamment à Giuseppe Mazza, Massimiliano Soldani et Giovanni Francesco Susini comptent parmi les fleurons de ces fabuleuses collections. On y trouve également des armes anciennes, des émaux et des ivoires ainsi que des porcelaines d'une exceptionnelle qualité. Une large sélection des plus beaux trésors de ces collections n'a été montrée qu'une seule fois en Europe (Lucerne, 1948) et qu'une seule fois aux Etats-Unis (New York, 1985-1986).

L'autre événement prestigieux a servi d'inauguration à l'année culturelle: dans les nouvelles salles du Casino Luxembourg s'est ouverte, le 13 janvier, l'exposition „Luxe, calme et volupté – Regards sur le postimpressionnisme – Autour de la collection Hahnloser-Bühler”, réunissant un ensemble exceptionnel d'œuvres d'art moderne français provenant de collections constituées, au début du siècle, dans la petite ville industrielle de Winterthur en Suisse. Les époux Arthur et Hedy Hahnloser-Bühler, intéressés très tôt par les nouvelles œuvres de leurs compatriotes Ferdinand Hodler, Giovanni Giacometti, Cuno Amiet et Karl Montag, se tournent vers l'art moderne de Paris à un moment où celui-ci ne jouissait guère d'une reconnaissance unanime. Leur maison, la „Villa Flora”, remplie de tableaux de Félix



Vallotton, de Bonnard et Vuillard, puis de Marquet, Renoir, Maillol, Redon et Rouault devient un lieu de rencontres et de discussions pour les amateurs et les collectionneurs de la région: Emil Hahnloser, le frère d'Arthur, mais aussi Georg et Oskar Reinhart, Hans Schuler, Richard et Hermann Bühler, Hans Sulzer, Sidney et Jenny Brown... Ainsi, Winterthur apparaît, entre 1908 et la première guerre mondiale, comme le centre le plus important des collections suisses d'avant-garde. A l'occasion de cette exposition, une grande partie des œuvres quittera sans doute la Suisse pour la dernière fois. En effet, dès l'été 1995, la partie la plus importante de la collection Hahnloser-Bühler trouvera un lieu d'accueil permanent dans son cadre d'origine, l'ancienne résidence des collectionneurs à Winterthur, la „Villa Flora”, dont Vallotton écrivait en 1909 qu'elle „était en train de devenir un véritable musée”.

Cette exposition introduit déjà l'art du XX^e siècle. Les „Fleurons du Brücke-Museum”, ouvert à Berlin en 1967 grâce aux dons généreux de Karl Schmidt-Rottluff et Erich Heckel présenteront l'un des mouvements artistiques les plus importants de l'art moderne. Fondé en 1905 (l'année où à Paris éclatait le scandale des „Fauves” au Salon d'automne) à Dresde par quatre jeunes étudiants en architecture, *Die Brücke* est une des premières avant-gardes artistiques du XX^e siècle. Guidés par la volonté d'exprimer leurs sentiments librement et indépendamment de toute contrainte académique, Ernst Ludwig Kirchner, Fritz Bleyl, Erich Heckel et Karl Schmidt-Rottluff ont peint des tableaux aux couleurs vives, aux larges aplats et aux formes simplifiées, qui leur ont valu l'appellation d'Expressionnistes. Leur intérêt pour les arts exotiques et primitifs a aussi pour conséquence un renouvellement radical de la gravure sur bois en Allemagne. Au fil des années, le groupe a vu l'adhésion ou la participation d'autres artistes tels que Emil Nolde, Max Pechstein et, à partir de 1910, Otto Mueller. Durant les années de Dresde (1905-1909), l'évocation de la joie de vivre est dominante dans les paysages, les figures inscrites dans la nature et les nus de femme, mais l'installation du groupe à Berlin au cours de l'année 1910 entraîne un changement radical dans les sujets représentés: apparaissent alors des scènes de rue et de cafés, tandis que les déformations des corps deviennent plus agressives. Le groupe, qui avait établi des contacts avec les autres avant-gardes internationales (Fauvisme, Cubisme, Futurisme...)

me...) et les milieux littéraires et poétiques novateurs de leur époque, s'est dissout en 1913 à cause des dissensions internes, mais son influence n'a cessé de se manifester dans l'art du XX^e siècle.

L'exposition des chefs-d'œuvre d'un autre musée de grande renommée a un caractère très différent: présenter les „Fleurons du Van Abbe Museum d'Eindhoven” est aussi une façon d'admirer ce qu'une ville sans héritage artistique important peut récolter comme fruits grâce à un engagement courageux et visionnaire dans l'aventure de l'art contemporain. Ouvert en 1936, le *Stedelijk Museum* d'Eindhoven a d'abord abrité des œuvres de peintres hollandais provenant de la collection de son fondateur, l'industriel Henri Van Abbe. Avec la nomination au poste de directeur d'Edy de Wilde en 1948, l'orientation de la collection change radicalement: cette dernière s'enrichit rapidement d'œuvres importantes des pionniers de l'art moderne (deux Bart van der Leek sont acquis en 1950; la „Composition XIV” de Mondrian, l'„Hommage à Apollinaire” de Chagall et la „Vue de Murnau avec église” de Kandinsky en 1951; „l'équipe de Cardiff” de Delaunay en 1952, puis suivent un Braque, un Léger, un Beckmann, un Kokoschka, un Picasso...) mais aussi d'œuvres contemporaines de Bazaine, Poliakoff, Appel, Tàpies, Dubuffet, Saura... Parallèlement, un programme courageux d'expositions permettait de présenter les



Pablo Picasso
„Fleurons du Van Abbe Museum d'Eindhoven”
Musée National d'Histoire et d'Art



R.B. Kitaj „From London”
Musée National d'Histoire et d'Art

développements de l'art moderne ainsi que les travaux de jeunes artistes internationaux. A partir de 1964, le nouveau directeur Jean Leering se tourne vers le groupe Zero (Yves Klein, Manzoni, Mack, Uecker, Piene, Schoonhoven), tout en consolidant la collection de la „modernité classique” avec des peintures, entre autres, de Van Doesbourg, Moholy-Nagy, El Lissitzky. L'art américain entre dans les collections dès 1965, avec des œuvres d'artistes du *pop art* (Jim Dine, Indiana), mais surtout de l'abstraction et du *minimal art* (Louis, Stella, Flavin, Kelly, Judd...), tandis que l'*arte povera* y fait son apparition en 1971 avec Gilberto Zorio, puis Joseph Beuys en 1972. C'est ensuite au tour de Rudi Fuchs d'élargir davantage encore l'éventail des collections : Weiner, Buren, Dan Graham, Kosuth, Long, Flanagan, Nauman, Sol LeWitt, Ryman, puis à partir de la fin des années soixante-dix, A.R. Penck, Richter, Baselitz, Kiefer, Lüpertz, Immendorff. L'actuel directeur Jan Debbaut poursuit cet engagement envers l'art international des années 80 et 90, qui a constamment fait l'objet d'expositions et d'acquisitions (Boltanski, Bustamante,

Hill, Kamps, Muñoz, Vercruysse, Vermeiren...). Ainsi, le *Van Abbe Museum* d'Eindhoven a toujours été à l'écoute de la création contemporaine, et il continue d'entretenir des rapports étroits avec les artistes qui représentent les tendances artistiques les plus actuelles. L'exposition au Musée national d'histoire et d'art Luxembourg permettra de connaître l'essentiel de cette collection et de cette activité exemplaires.

Une autre collection tournée vers l'art contemporain international est celle de la Banque Bruxelles Lambert, présentée au Casino Luxembourg sous le signe des *Swinging Sixties*, *Sparkling Nineties*. Commencée en 1964, elle réunit les œuvres significatives d'un grand nombre d'artistes qui ont réellement marqué le développement artistique en Europe et aux Etats-Unis. Une part importante de la collection est consacrée à l'art des années 60 et 70, offrant un panorama des tendances européennes et américaines de l'époque, du *pop art* à l'art conceptuel en passant par le *minimal art*. Parmi les artistes représentés, on trouve Calder, Berrocal, Pomodoro, Gilbert & George, Adami, Alechinsky, Tàpies, Beuys, Mapplethorpe, Stella, Lichtenstein, Kelly, Warhol et Tilson. Les acquisitions récentes concernent essentiellement l'art d'aujourd'hui, avec notamment des peintures, sculptures et installations de Nash, Uslé, Ruff, Hall, Art & Language, Kirkeby, Opie, Mullican, Fabre, Cragg, Alighiero Boetti, Chia et bien d'autres encore.

Après „From London” (au Musée National), qui réunira les peintures de Francis Bacon, Lucian Freud, Leon Kossoff, Frank Auerbach et R.B. Kitaj – peintres restés fidèles à la figuration et qui ont marqué l'art britannique d'après la deuxième guerre mondiale par la singularité de leurs puissantes personnalités – le passage vers „l'après '95” se fera „Sous le si-

gne du Démon”. Conçue spécialement pour le Casino Luxembourg, cette exposition présentera quelques attitudes majeures de l'art moderne et contemporain, habituellement si absentes dans notre pays. Il ne restera alors qu'à espérer que l'année 1995 n'aura pas été un aboutissement mais un point de départ...

Enrico Lunghi



„Sous le signe du Démon”
Casino Luxembourg



Le Casino
Luxembourg,
rue Notre-Dame

BERNARD MOLITOR (1755-1833)

Ein Pariser Kunsttischler
luxemburgischen Ursprungs.
Sein Leben, sein Werk.



Ruhebett
1799-1803
Privatbesitz

Bernard Molitor wurde am 22. Oktober 1755 als Sohn des Müllers Nikolaus Molitor in Betzdorf geboren.

Er gehörte zu den zahlreichen Handwerkern, die nach Paris auswanderten, wo sie sich bessere Ausbildungs- und Arbeitsbedingungen versprochen. Der Ruf der französischen Hauptstadt mit ihren hochspezialisierten Handwerksbetrieben der Luxusindustrien und den reichlich vorhandenen Arbeitsmöglichkeiten ging bis weit über die Grenzen Frankreichs hinaus. In der Tat gelang es zahlreichen Handwerkern, die in der französischen Hauptstadt in jenen Jahren ihr Glück suchten, besonders vor der Revolution zu beruflichem Erfolg zu kommen.

Aus Archivmaterial geht hervor, daß Molitor seit 1778 in Paris ansässig war. Aber erst neun Jahre später, nachdem er in die Pariser Zunft der Schreiner und Kunsttischler aufgenommen worden war, gelang es ihm, sich selbständig auf dem Pariser Stadtgebiet niederzulassen. Dank der hervorragenden handwerklichen und konzeptuellen Qualität seiner Arbeiten erhielt Molitor zahlreiche Aufträge vom französischen Adel und sogar vom Königshof.

Die Abschaffung der Monarchie im Jahre 1792 zwang viele seiner Kunden zur Emigration. Molitor ließ sich auf die Listen der Gläubiger von Emigranten und Opfern der Guillotine einschreiben, bekam jedoch aufgrund seiner vorrevolutionären Beziehungen zum Adel große Schwierigkeiten mit dem Konvent.

Später, zu den Zeiten des Konsulats, kaufte Napoléon Bonaparte Möbel bei Molitor, zur Ausstattung seiner Residenz im Palais

von Saint-Cloud, dem ehemaligen Königsschloß.

Im Jahre 1811 findet sich der Name Molitors unter jenen Pariser Kunsttischlern, an die Kaiser Napoléon außergewöhnliche Aufträge erteilt hatte.

Nach der Wiedereinsetzung der Bourbonen-Monarchie durch die Alliierten im Jahre 1815 wurde eine letzte erfolgreiche Arbeitsphase der Werkstatt Molitors eingeleitet, die erst 1820 mit seinem Rückzug aus dem aktiven Berufsleben endete.

Bernard Molitor starb 1833 als wohlhabender Rentner in Fontainebleau.

Das Werk Molitors unterscheidet sich von dem anderer Kunsttischler seiner Zeit dadurch, daß es während seiner langen Schaffenszeit zwischen 1780 und 1820 mehrere Wirtschaftskrisen und Regierungswechsel überlebte. Im Jahre 1818 war er der letzte der großen Kunsttischler der vorrevolutionären Epoche, der noch aktiv eine Werkstatt leitete. In seinem Werk spiegeln sich die unterschiedlichen Tendenzen und Stile wieder, denen er eine eigene Ausformung zu geben wußte.

Anhand seiner Arbeiten kann man auch die Umwandlung vom repräsentativen Prunkmöbel des Hofes zum bürgerlich-funktionellen Wohnmöbel nachvollziehen.

Die Ausstellung in der Villa Vauban wird Möbel aus allen Schaffensperioden Molitors zeigen. Sie umfaßt über 60 Stücke, die aus Museen und Privatsammlungen aus ganz

Schreibschrank um 1795
Sammlung Dader & Marshall



Kleiner Schreibtisch, um 1800
Privatbesitz

Europa stammen, wie zum Beispiel von Königin Elizabeth II., dem Schloß Versailles oder dem Museum für Kunsthandwerk Frankfurt. Die Retrospektive ist thematisch gruppiert. Leitmotive bilden die unterschiedlichen Stilrichtungen des Werkes oder die Materialien, aus denen die Möbel gefertigt sind. So wird der Besucher das Frühwerk des Meisters anhand verschiedener Möbelstücke der vorrevolutionären Zeit entdecken. Der Einfluß der ägyptischen Mode oder des englischen Stils im Werk Molitors wird ebenso erklärt werden wie die verschiedenen Materialien, etwa die Verwendung von gelbem Holz für die berühmten „Meubles en citronnier“ oder auch von Lack und Ebenholz.

Zeitgenössische Darstellungen der Innenräume, Vorzeichnungen für Möbel oder Modekupper erleichtern zudem das Verständnis bei der Betrachtung der Möbelstücke.

Archivmaterial und Bilder erläutern darüber hinaus die verschiedenen Stationen von Molitors Lebenslauf.

Zu der Ausstellung erscheint ein großzügig farbig illustrierter 200seitiger Katalog in drei Sprachen, in dem die Autoren die verschiedenen Aspekte in Bernard Molitors Werk behandeln.

Claudine Bechet

Littérature sans frontières

Anise Koltz



Mondorf 1972

Vers une renaissance des „Journées de Mondorf“

Anise Koltz conviait à Mondorf ce que la littérature avait alors de plus vivant, tant dans sa branche germanique que dans la lignée latine, ressuscitant par là une autre période, tout aussi riche, quoique plus reculée, pendant laquelle une autre femme, Aline Mayrisch, choisissait le Grand-Duché, Colpach pour être plus précis, pour y réunir ce que le siècle était en train de séparer.



J'ai relu, récemment, le premier roman de Thomas Bernhard. *Frost (Gel)*. Et j'y ai découvert un détail qui, lors de ma première lecture, n'avait pas attiré outre mesure mon attention. A un certain moment apparaît un médecin. Et ce médecin s'appelle le Docteur Koltz. Dans la version définitive du livre, me suis-je laissé dire, parce que dans le manuscrit, le docteur portait un autre nom. Un nom que j'ignore. Pourquoi, un écrivain comme Thomas Bernhard rebaptise-t-il de la sorte un des personnages de ses romans? Remontons le fil de l'histoire. Dans les années soixante, alors que l'auteur autrichien n'est pas encore ce qu'il est devenu, il est invité au Grand-Duché, à Mondorf plus précisément, à des rencontres littéraires. Il y côtoie, le manuscrit de *Frost* sous le bras, Peter Handke et moult autres écrivains, les uns déjà confirmés, d'autres en passe de le devenir. On échange points de vues et expériences et s'en retourne chez soi. Les uns oublient, les autres pas. Ainsi, Mondorf, à travers un nom, celui du Docteur Koltz, entre dans la littérature. Parce que le vrai Docteur Koltz, celui qui a donné le nom au personnage de Bernhard existe. Il (ou elle) s'appelle Anise Koltz...

Ceci pour dire que, parfois, une anecdote en dévoile bien plus d'un événement que le plus minutieux des compte-rendus. La littérature internationale a connu ce qu'on pourrait appeler des moments de gloire dans notre pays. Ce fut notamment le cas dans les années soixante et soixante-dix où, dix ans durant, inlassablement, Anise Koltz conviait à Mondorf ce que la littérature avait alors de plus vivant, tant dans sa branche germanique que dans la lignée latine, ressuscitant par là une autre période, tout aussi riche, quoique plus reculée, pendant laquelle une autre femme, Aline Mayrisch, choisissait le Grand-Duché, Colpach pour être plus précis, pour y réunir ce que le siècle était en train de séparer.

Nous sommes dans l'entre-deux-guerres. La première déflagration est à peine éteinte, la deuxième s'annonce déjà. Aline Mayrisch s'investit dans le domaine littéraire, noue les contacts entre deux mondes, l'allemand et le français, qui, en terrain neutre, le Luxembourg, pourraient trouver un lieu d'entente. Gide, Claudel, Copeau ou Rivière sont de la partie. Mais aussi, du côté allemand, Rathenau ou Curtius. Le temps presse. Il s'agit de tisser

Aline Mayrisch et ses invités...



des liens, de jeter des ponts pour éviter la grande tourmente qui s'annonce. Aline Mayrisch joue le passeur. Elle „passe” en le traduisant vers l'allemand le roman *Les caves du Vatican* d'André Gide, tout comme elle „passe” *Meister Eckart* vers le français. Revient alors l'anecdote: *Les faux-monnayeurs*, roman clef de Gide, est rédigé au Grand-Duché...

C'est ce fil invisible, allant du roman de Gide au personnage de Bernhard, qui raconte à lui tout seul une belle partie de l'histoire de la vie littéraire dans notre pays. Une histoire que l'oubli a assaillie à maintes reprises. Une histoire qui reste à écrire. Car la vie littéraire d'un pays, ce ne sont pas seulement les écrivains qui y vivent et y créent qui la forgent.

D'où l'idée de renouer avec une longue tradition. D'où le besoin, en cet autre moment de choix qu'est la fin du millénaire, de convier à nouveau les écrivains, d'ailleurs et d'ici, dans un *pays ouvert*, resté tel quel entre les deux courants culturels qui traversent l'Europe occidentale, à savoir le germanique et le latin. La géopolitique a bien fait les choses. L'îlot qu'est notre pays fait plus que survivre parmi les courants qui le bordent. Il peut se permettre le luxe d'ouvrir la porte, largement, vers l'Ouest et vers l'Est, offrant, tel une Tour de Babel, son territoire culturel mixte à qui veut bien s'y aventurer.

Colpach dans les années trente, Mondorf il y vingt-cinq ans, Mondorf bis aujourd'hui. Voilà le défi qui pèse sur les épaules des organisateurs du *remarque* des „Journées de Mondorf”. Et cela tombe à pic, car, ces temps-ci, la ville de Luxembourg, et par ricochet le pays tout entier, vibrent à l'heure de la culture européenne.

... André Gide et Bernard Groethuysen



Certes, depuis quelques décennies, la littérature a été, du moins officiellement, reléguée à l'arrière-plan, dans notre pays. Paradoxalement. Misant plutôt sur la musique, la peinture, le théâtre et, dernièrement, sur le cinéma, les autorités n'ont pas vu – ou n'ont pas voulu voir – que, petit à petit, se tressait, à force de travail solitaire, un nouveau tissu littéraire national qui allait atteindre des proportions et une qualité jamais égalées dans notre pays. Le signalant le plus visible en fut la naissance du roman en luxembourgeois au milieu des années quatre-vingts. Coup sur coup, Guy Rewenig d'abord, puis Roger Manderscheid, révélaient à qui ne voulait pas l'entendre qu'il était possible d'écrire des romans dans la langue du pays, et que ça n'existait donc pas, les langues dites grandes et les petites. La boutade, „une langue est un dialecte qui a réussi”, partait dans la poubelle de l'histoire. Mais, parallèlement à cette „nouvelle” littérature, s'enrichissait l'autre, celle qui se fait dans des langues empruntées, l'allemand et le français (et même l'anglais), donnant naissance, sinon à une histoire, du moins à un *continuum* littéraire avec une bonne dizaine d'auteurs alimen-

tant régulièrement le marché du livre luxembourgeois, grâce au travail et à l'engagement de nouvelles maisons d'édition (*Phi* et *op der Lay*) qui, se moquant généreusement des critères de rentabilité, publient à un rythme honorable ce que la littérature de notre pays crée en ce moment.

Entendons-nous bien. Il y a toujours eu de la littérature au Luxembourg. Ce qui est nouveau cependant, c'est l'étape qu'elle vient de franchir. D'épisodique, elle est devenue – osons le mot – professionnelle, industrielle même, dans la mesure où les écrivains *produisent* à un rythme constant, alors que toute une panoplie d'entreprises, des éditeurs aux diffuseurs, des imprimeurs aux libraires, l'inscrivent dans le cadre de leur chiffre d'affaires. Et ce qui plus est, depuis peu, le livre littéraire luxembourgeois est même devenu un produit d'exportation...

Comment couronner tout ça? Comment ne pas chercher à relier tous les fils? Les „Journées de Mondorf 1995” en donneront l'occasion. De quoi s'agit-il? Tout simplement de faire vibrer, quatre jours durant, d'une fièvre littéraire notre territoire. Ainsi, du 27 au 30 avril,

à Mademoiselle
Jeanne Thomsen
bonjour respectueux
de son très anxieux
père
André Gide

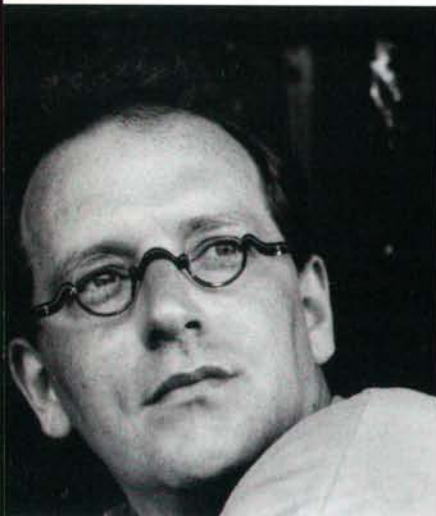
LES CAHIERS

D'ANDRÉ WALTER

27 février 1901

Dudelange Avril 1919
Quelle joie vous me donnez en me
permettant d'inscrire votre nom sur
ce livre, délivré par vous d'entre des
autres livres. Votre ami
André Gide

Robert Schneider



Inger Christensen



Alain Bosquet



plus de soixante-dix écrivains, venant d'une vingtaine de pays, viendront-ils présenter à un public luxembourgeois le dernier *cri* de leur création. Ce sera un événement unique en son genre, bien accordé aux velléités multiculturelles qui sont appelées à caractériser l'année 1995. Il y aura l'Europe, certes, celle qui, à quinze, se cherche, mais aussi l'autre qui, derrière un invisible rideau et un mur écroulé, est en passe de se perdre. *West meets East*. C'est un des enjeux majeurs de l'époque. L'autre, c'est l'humiliant axe Nord-Sud. Viendront donc aussi des écrivains d'Amérique latine, du Proche Orient, d'Afrique... Pour dire peut-être leur malheur d'être du côté noir de l'univers. Juan Gelman, par exemple, l'Argentin, une des voix majeures de la poésie latino-américaine d'aujourd'hui, condamné à mort par les escadrons de la dictature qui, il y a peu encore, faisait plus de trente mille disparus dont les mères ne cessent de réclamer les corps sur la Plaza de Mayo. Parmi tous ces auteurs, d'aucuns étaient déjà à Mondorf il y a vingt-cinq ans, comme s'il fallait jeter également ce pont-là. La plupart, en tout cas, sans être des stars, façonnent d'une manière décisive la littérature de leur pays. Robert Schneider, par exemple, cet autre Autrichien qui, à l'instar de Thomas Bernhard, fait un tabac avec son roman *Schlafes Bruder* (*Frère sommeil*), couronné récemment avec le prix Médicis-étranger en France. Evtuchenko et Aïtmatov qui garantiront la qualité du côté de l'ex-rideau de fer. Deux *nobélables* seront également de la partie: le poète libanais Adonis et l'Italienne Maria Luisa Spaziani. Faut-il d'autres noms? Clemens Eich, Ismail Kadaré, Vaclav Havel (sous réserve), Inger Christensen, Alain Bosquet, Claude Couffon, Edoardo Sanguineti, Elisabeth Borchers, Rosa Regas, Andrej Szczypiorsky, Nuno Judice, Marin Surescu, Henri Deluy...

Et puis, il y a les Luxembourgeois, une des idées centrales étant de *rapatrier* ceux qui ont fui vers l'étranger. Ya-t-il meilleure occasion de regrouper ainsi les Pierre Joris, Liliane Welch, Jean-Paul Jacobs et autre Helmingier, de les confronter à ceux de l'intérieur?

Ce qui s'annonce à Mondorf, c'est une belle fête de la littérature. Une fête comme il devrait y en avoir tout le temps, ne serait-ce que parce que c'est justement la littérature qui sait si bien stocker la mémoire en ces temps d'oubli. Une fête avec lectures et débats, discussions et confrontations, dans les lieux les plus hétéroclites, restaurants, salles de fêtes, bistros, bus... Une fête multilingue, avec son système sophistiqué de traductions. Une fête baignée dans une atmosphère culturelle ponctuée par des expositions, des concerts, des excursions. Bref, quelque chose qui, et c'est à espérer, n'aura pas le temps d'être éphémère.

Ce qui réjouit, quand à l'étranger tombe le nom de la ville de Mondorf, c'est que les repères existent. Tout comme pour Echternach qui est synonyme de musique, dans le monde littéraire, avant de penser à la station thermale ou au casino, on évoque la littérature. C'est la seule ville de notre pays à jouir d'un tel privilège. Les deux piliers de l'économie locale, à savoir justement le Domaine Thermal et le Casino l'ont compris. Généreusement ils ouvrent leurs portes à ce qui, à des centaines de kilomètres à la ronde, a du mal à trouver son

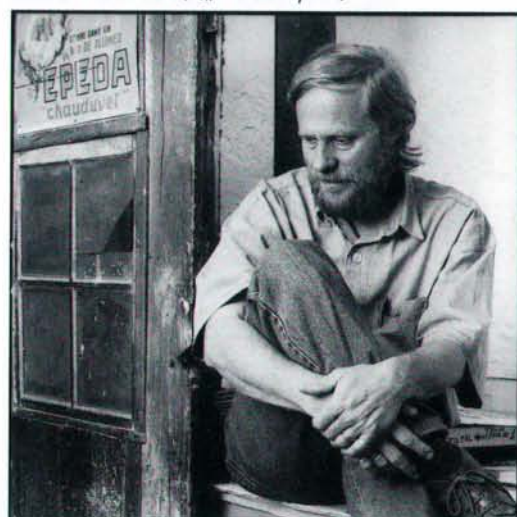
égal. Ce n'est pas par hasard que des équipes de télévision des pays voisins ont déjà réservé des chambres à Mondorf. Que des radios d'ici et d'ailleurs sont déjà prêtes à se faire l'écho de l'événement. C'est qu'on en parle, à l'étranger. La littérature, toute la littérature en sortira renforcée. Toute, c'est-à-dire aussi la nôtre qui, confrontée aux autres, trouvera à Mondorf une tribune idéale, une vitrine vers l'extérieur, faisant des „Journées de Mondorf” un *must* qui ne doit pas se limiter à la seule année culturelle. 1995 ne peut, en effet, être qu'un tremplin. Ne serait-ce que parce que, jamais, la littérature n'a su se soucier des dates. Dans ce sens, les „Journées de Mondorf 1995” doivent leur raison d'être au futur. Si, le calendrier avançant, elles devraient retomber dans l'oubli dès le 31 décembre de cette année, le jeu n'en aura pas valu la chandelle.

Jean Portante

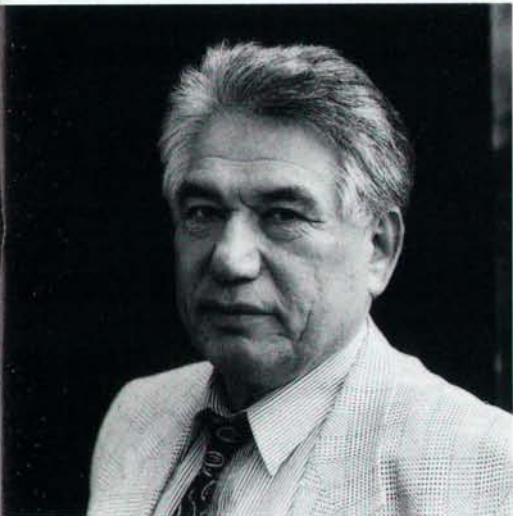
Ecrivain, musicien et éditeur:
Robert „Gollo” Steffen („op der Lay”)



Francis Van Maele, („éditions phi”)

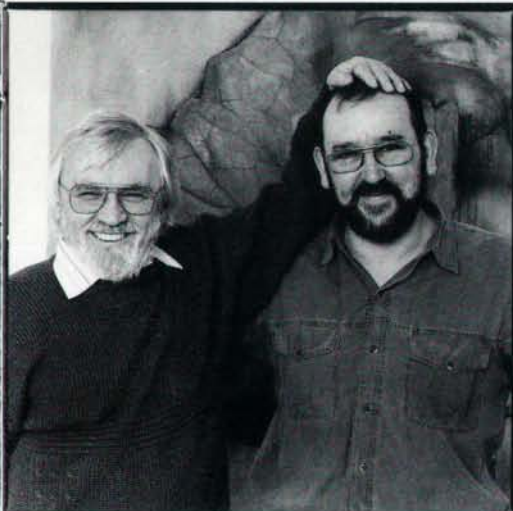


Elisabeth Borchers



Tchinguiz Aïtmatov

Roger Manderscheid et Guy Rewenig



Nico Helminger



Lambert Schlechter, Michèle Prange
et Jean Portante



20/7/74
77, Bd de Mantovengy
75016 Paris

Cher André Kolts,

Ihre freundliche Behandlung mußte man ja
eigentlich nachgeben. Aber ich bin halt ein
Mensch, eigentlich mit vielen, vielen Momenten,
zu lustlos. Willst du in Jahren, willst du,
dann es nicht mehr gibt, werde ich von uns
aus nach Luxemburg kommen und dort
wenigstens Stunden ein Glas Wein trinken,

Viele Grüße,
Vr. Peter Hamacher



Dostoïevski va à la plage

A la fin crépitaient des applaudissements nourris et de nombreux rappels, ce mercredi soir 22 février 1995 au Théâtre municipal, de la part d'une salle qui affichait complet et où se mêlaient ministres, officiels de la ville et du pays, invités du monde culturel... En cours de spectacle, quelques-uns avaient quitté la salle subrepticement, à la faveur de l'obscurité.

A la sortie, peu de commentaires cependant. Pensifs, les spectateurs reprenaient leurs manteaux et sortaient dans la nuit froide. Ce n'était pas une soirée mondaine à laquelle on venait d'assister. S'était-on fait piéger par une pièce en apparence policière?



UNE ÉTAPE IMPORTANTE DE LA CRÉATION THÉÂTRALE

Dostoïevski détective privé

Sans doute, un peu partout dans la littérature moderne, le détective privé au chapeau cabossé et au trench fripé, minable Nestor Burma ou lieutenant Columbo balourd et rusé, engage-t-il – mine de rien – dans des aventures qui, de prime abord, semblent sans conséquences au lecteur, bien replié chez soi au coin du feu. Et pourtant, ces aventures, avec leur cortège de morts et de motifs sordides, posent toujours des questions existentielles. Les romans de la série noire, si bien nommée, bouleversent l'ordre des choses, et même si le bien et la loi et l'ordre triomphent, tout est pourtant différent à la fin.

L'histoire de la pièce du Chilien Marco Antonio de La Parra rentre dans ce schéma. Des vieillards disparaissent sur la plage de Valparaíso, et sont rejetés par la mer, quelques jours plus tard, affreusement mutilés. Le détective privé Dostoïevski (Dosto pour les intimes) est engagé par Cécilia, fille d'un des clochards de la plage, pour faire la lumière sur sa disparition. C'est un certain Ricardi, avec son gang, qui est le coupable. Il filme les tortures et les meurtres et vend les vidéos en Europe. Le détective apprend la vérité au cours de ses investigations, et se retrouve en prison, accusé à son tour de toutes sortes de trafics, jusqu'à ce que Ricardi se suicide, avouant ses crimes dans une lettre.

Voilà la matière d'un film de série B: gangsters minables, costumes et cravates, chapeaux aux larges bords, couteaux à crans d'arrêts; un chef de gang invisible, qui domine la ville de son influence omniprésente; un détective „officiel", véreux, bête, cynique; un médecin légiste qui en sait plus que ce qu'il veut dire; des témoins apeurés, intimidés, paniqués; une jeune fille pure, retournée par l'argent sale, happée par la vie facile, basculant dans le vice; tout un monde interlope des bas-fonds d'une grande ville et des bars minables.

Et comme toujours, dans les romans de la série noire, la matière contemporaine et la littérature sous-tendent le fil de l'intrigue policière. Comme un collage, elles viennent marquer l'espace et le temps.

Le Chili, d'abord: c'est la référence à l'espoir et à la dictature militaire qui a brisé cet espoir, à la torture qui hante encore aujourd'hui ce pays, à la chasse à tout ce qui est socialiste et communiste. Ce Dostoïevski, ce Russe qui vit au Chili, ne serait-il pas un agent communiste, à l'autre bout du monde?

La Russie de Dostoïevski, ensuite: la personnalité du détective y plonge ses racines, à travers des extraits en russe de „Crime et Châtiment", de „L'Idiot" et des „Frères Karamazov", des scènes d'assassinats dans des ruelles obscures, des rêves sous la neige, des personnages de noir vêtus, aux masques



Steve Karier



Josiane Peiffer



Simon Eine
et
Maria Casarès



Dostoïevski va à la plage

effrayants. Plongées du détective Dosto dans l'épilepsie, abruti par les médicaments, prostré à longueur de journée, protégé et choyé par deux femmes, la vieille logeuse Teresa et la jeune chanteuse Nastassia.

La modernité enfin: la plage avec ses touristes en quête de bronzage, ses baigneurs tel un chœur du théâtre grec, mais „chœur ridicule du monde des BD”, comme le dit le metteur en scène; ses montagnes de pneus; les belles voitures américaines, les bruits assourdissants où chants, rock, cris et bruits du travail s'entrechoquent.

Une pièce sur le monde moderne

Sans cesse, Marco Antonio de La Parra essaie de briser la logique interne de l'intrigue policière pour révéler la vérité sur l'homme et le monde dans lequel nous vivons.

Ainsi, le motif des crimes de Ricardi: torturer, mutiler, tuer des êtres humains ne suffit pas; il faut encore le montrer, le reproduire par la vidéo. Telle est l'avidité des contemporains de contempler la mort que la télévision doit apporter chaque jour son lot d'images sanglantes et intolérables. Comment ne pas voir dans ce regard collectif sur la cruauté une finalité du monde moderne? La Parra, en mettant au centre de sa pièce l'absurde cruauté contre des vieillards isolés, sans défense, arrivés au terme de la vie, filmée et vendue à autrui, dénonce le regard froid, superficiel, cynique, sur le malheur d'autrui, des millions de fois reproduit par les techniques de communication modernes. Regard à son tour offert aux spectateurs de la pièce, au cours d'un bain de sang sur la plage.

Face au crime absurde de Ricardi – qui reste invisible, sauf sur une seule image géante, déshumanisée – Dostoïevski le détective est à la recherche de la vérité dans laquelle personne ne veut vraiment l'accompagner: ni sa vieille logeuse qui l'aime bien, mais qui préfère sa télévision et la vie tranquille, écartelée entre la peur des repréailles et la hantise de perdre cet homme; ni Cécilia, la fille du clochard, proie facile du mal; ni bien sûr le policier; ni le médecin légiste, assassiné à son tour; ni Nastassia, la belle Russe, qui reste en retrait dans son repaire.

Une étape capitale

Il faut se méfier des superlatifs. Aussi notre rôle, ici, n'est-il pas de chanter les louanges d'une représentation dont la critique, à Paris et à Luxembourg, a dit tout le bien que l'on pouvait en penser.

Mais *Ons Stad* se voulant aussi archives de la ville, il convient de souligner que cette coproduction du Théâtre national de la Colline de Paris, du Théâtre municipal de la Ville de Luxembourg et du Théâtre des Capucins de Luxembourg est un événement important qui permet au théâtre produit à Luxembourg de rentrer un peu plus dans le devenir du théâtre international.

D'abord, la création mondiale d'une pièce d'un jeune auteur chilien établit un lien avec la culture d'Amérique latine. Comme le dit Jorge Lavelli: „La dramaturgie latino-américaine peut sans doute aujourd'hui ouvrir des horizons nouveaux à notre théâtre européen.” Le choix de la pièce pour cet événement théâtral de l'année 95 n'est pas inno-

cent: elle se veut année de toutes les cultures, et on voit bien comment la modernité, des deux côtés de l'océan, est faite des mêmes éléments.

Ensuite, cette coproduction transfrontalière a non seulement mis au contact des acteurs français et luxembourgeois, permettant à ces derniers de jouer une quarantaine de fois devant des milliers de spectateurs français et de faire la preuve de leur professionnalisme.

Elle a également donné à des professionnels – costumiers, musiciens, décorateurs, dramaturges – travaillant normalement à Luxembourg la possibilité d'être au contact d'un grand théâtre français.

Elle a enfin révélé au public français un metteur en scène luxembourgeois dont c'est le premier grand travail dans le domaine français. Il faut convenir sans flagornerie que Frank Hoffmann a signé là une mise en scène d'une densité remarquable, révélant tous les sens du texte, prolongeant, par les multiples éléments visuels et auditifs, les intentions de l'auteur, dressant un univers d'images qui est proprement l'univers moderne.

Puis-je exprimer à la fin que cette représentation forte et bouleversante m'a rendu heureux par l'avancée qu'elle révèle en matière de travail théâtral au Luxembourg?

Si l'année 95 doit servir à quelque chose, c'est bien cela: marquer des étapes, créer des tremplins à partir desquels l'art peut s'élancer vers de nouveaux horizons d'exigence et de création.

Ben Fayot

L'année culturelle en musique

Le Conservatoire Municipal, lieu de rencontre musical:
L'Orchestre du Conservatoire de Paris (23 février 1995)



Symphonies, concertos, arias, jam-sessions, orchestres, solistes, virtuoses, groupes, chœurs et chorales, compositeurs et arrangeurs feront retentir les salles de concerts, les neufs des églises, les conservatoires, les centres culturels, la „Zeltstad“, les places publiques et des lieux insolites comme l'ancienne „Schongfabrik“ de Tétange ou la Gare Centrale de Luxembourg de mille musiques. Des anniversaires commémorant la vie de grands compositeurs comme Henry Purcell ou Erik Satie, des festivals prestigieux ou nouveaux comme celui dédié à la mémoire de Clara Haskil et de Wilhelm Kempff, des cycles musicaux comme celui consacré aux femmes compositeurs ne sont que quelques exemples qui servent de cadre à des concerts présentant des orchestres et des solistes de renom mondial, mais aussi des artistes et des compositeurs luxembourgeois. Le programme musical de „Luxembourg, Ville européenne de la Culture 1995“ ne se limite toutefois pas à la musique dite classique, mais s'ouvre aux musiques du monde, au jazz, au rock et au musical.

Convaincus de l'importance de la création musicale de demain, les organisateurs de l'année culturelle luxembourgeoise ont pris l'heureuse option de demander à des compositeurs contemporains de créer des œuvres pour „Luxembourg 95“. La première de ces créations a vu le jour le 9 février à la Villa Louvigny: „Eight Summer Dreams“ de Philippe Boesmans par le célèbre Quatuor Arditti. Qu'il soit permis ici de citer un mélomane averti après le concert: „Nous venons d'assister à la création du dernier grand quatuor de ce siècle“. Que ce soit de bonne augure pour la suite des commandes musicales de „Luxembourg 95“:

– le concerto pour clarinette klezmer et orchestre symphonique de Wolfgang Hiller, in-

terprété par Giora Feidman et l'Orchestre Symphonique de RTL sous la direction de Marcel Wengler (6 mai à la Zeltstad),
– „Bebung“ pour clarinette, violoncelle et ensemble du compositeur suisse Michael Jarrell et interprété le 4 novembre à la Villa Louvigny par le London Sinfonietta, orchestre de renommée mondiale,
– et le Concerto pour violon d'Ivo Malec avec Raphaël Oleg comme soliste et l'Orchestre Symphonique de RTL sous la direction du compositeur (14 décembre, Villa Louvigny).

Les compositeurs luxembourgeois sont également à l'honneur avec la création des opéras de chambre d'Alexander Mullenbach sur le mythe d'Antigone et de Marcel Wengler sur le mythe de Mélusine. Citons encore dans le contexte des créations celle de la Symphonie d'Alfred Kowalsky, une œuvre datant de 1912 et créée le 21 octobre au Conservatoire de Luxembourg par l'Orchestre Symphonique de RTL sous la direction de Marcel Wengler.

Dans un tout autre domaine, celui du musical, nous assisterons fin septembre au Théâtre Municipal de Luxembourg à la création de „Smalltime“ de Gast Waltzing, sur un livret de Maggie Parke, œuvre mise en scène par Charles Müller.

Il dépasserait de loin le cadre de cette contribution d'évoquer tous les concerts qui raviront les mélomanes cette année-ci.

Jessye Norman, Barbara Hendricks, Mariette Kemmer, José Carreras ou Felicity Lott qui feront retentir leurs voix magnifiques, des orchestres comme le Royal Philharmonic, l'Orchestre Symphonique de RTL, l'Orchestre Symphonique de Vienne, les Solistes européens, les Musiciens, l'orchestre du Conservatoire, des chœurs comme ceux de Saint-Petersbourg, de l'Opéra de Chine, de l'Eglise Saint-Michel, la Chorale Ons Stad ou le Wiener Singverein, des chefs comme Mstislav Rostropovitch ou Nikolaus Harnoncourt, Jack Martin Händler ou Leopold Hager, Manfred

La Gare de Luxembourg a accueilli lors du week-end d'ouverture de l'année culturelle luxembourgeoise l'Ensemble 13 et les „Troatterbattien“



Leopold Hager



Konstantin Wecker



Rudolf Buchbinder



Reichert ou Pierre Cao, des solistes comme Françoise Groben ou Vania Lecuit, Béatrice Rauchs ou Michèle Kerschenmeyer, Andras Schiff ou Hélène Grimaud, Anne-Sophie Mutter ou Josef Bulva, tous contribueront à faire de 1995 une année de toutes les musiques. Leurs répertoires sont aussi vastes que variés et nous emmènent du monde de la musique médiévale à la création contemporaine. Des œuvres classiques comme les sonates pour violon et piano de Beethoven, interprétées début mai par Béatrice Rauchs au piano et Anatol Belikov au violon (Conservatoire de Luxembourg), alterneront avec des concerts de musique du 20^e siècle comme l'hommage à Erik Satie (1^{er} juillet au Conservatoire) ou la pièce musicale et sonore créée par l'Ensemble 13-Manfred Reichert en hommage à Anton Webern „Sind Töne Töne oder sind Töne Webern?“ (le 30 septembre au Conservatoire de Luxembourg).

Si les conservatoires de Luxembourg et d'Esch, la Villa Louvigny, les théâtres municipaux et les centres culturels sont investis par les mélomanes, habitués à rencontrer leurs

compositeurs et leurs interprètes dans ces cadres prestigieux et de longue tradition, d'autres concerts sont programmés dans des lieux inhabituels et insolites. Si la Gare de Luxembourg a accueilli lors du week-end d'ouverture de l'année culturelle luxembourgeoise l'Ensemble 13 et les „Troatterbattien“, la „Zeltstad“ retentira de début mai à fin juillet de nombreux concerts tant classiques que d'avant-garde. Les halles des Foires Internationales accueilleront des performances musicales, comme les remparts de la forteresse retentiront d'air de jazz et de rock. Mais nombreux sont aussi les concerts prévus dans les églises. La Cathédrale de Luxembourg avec ses grandes orgues magnifiquement restaurées servira de cadre à une grande fête de la musique sacrée organisée le 25 juin par l'Archevêché de Luxembourg. Les églises paroissiales de Grund, de Howald, de Cents, de Koerich et de Bertrange retentiront d'œuvres du Moyen-Age et de la Renaissance; l'église Saint-Michel abritera endéans une semaine deux concerts très différents: les Musiciens nous y offriront le deuxième „Concert des Na-

tions“ le 14 mai, tandis que le 21 elle servira de cadre à „Die Liebe, aber, bleibt!“, une performance musicale d'André Mergenthaler et du couturier viennois Marc Thomas Merz. Diversité des genres, diversités de lieux!

Mais diversités des anniversaires aussi. Si nous commémorons cette année le 300^e anniversaire de la mort de Henry Purcell ou le centenaire de la naissance d'une Clara Haskil ou d'un Wilhelm Kempff, nous nous devons de nous souvenir du cinquantenaire de la fin de la deuxième guerre mondiale et des innombrables victimes qu'elle a causées. Le Festival de Bourglinster accueille le 14 mai le Quartett Martinu avec de la musique du camp de Theresienstadt, tandis que le 21 septembre commence un cycle de „concerts-conférences“ avec comme conférenciers le professeur Gilbert Trausch et le survivant des camps de la mort Tobias Schiff. Les Solistes européens sous

Clara Haskil



Marcel Wengler



Le compositeur Alfred Kowalsky par Pierre Blanc, 1918



Jack Martin Händler encadreront ces manifestations qui auront lieu tant au Théâtre d'Esch et au Conservatoire de Luxembourg que dans le Lycée technique agricole d'Ettelbruck et à la salle des fêtes de l'école à Wiltz. Ces concerts s'inscrivent dans un contexte de mémoire et de souvenir qui a déjà commencé avec la programmation de l'oratorio „A Child of our Time" de Sir Michael Tippett au concert d'ouverture de l'année culturelle luxembourgeoise.

Que le lecteur me pardonne de ne pas évoquer ici en détail les programmes riches et variés des festivals de musique qui depuis longtemps font de Luxembourg un des hauts lieux de la vie musicale. Les efforts particuliers qu'ils ont consentis pour l'année culturelle, l'offre de choix qu'ils présentent tous, qu'il s'agisse du Festival d'Echternach, de Wiltz, de Bourglinster, du Printemps Musical, des cycles des Solistes européens, des Soirées du Luxembourg, de l'Orchestre Symphonique de RTL, du „Kleng Maarnicher Festival" ou de „Musik am Syrdall", contribuent de façon brillante à l'éclat de l'année culturelle.

„Et les jeunes? Qu'est-ce qu'il y a pour les jeunes?" – Une question si souvent posée et si limitative, car elle sous-entend toujours que la programmation rock et jazz fait défaut. Comme si les intérêts des jeunes se confinaient à ces seuls domaines de la musique, comme si pour aimer un tableau de Cézanne ou un bel objet d'ébénisterie, comme si pour écouter avec recueillement le „Sacre du Printemps" ou les sonates de Beethoven il fallait absolument avoir dépassé la trentaine. Par ailleurs, les „vieux" qui aiment le rock et le jazz, qui adorent les rythmes d'une guitare électrique ou un solo de percussion sont légions. Heureusement d'ailleurs, car si les jeunes aimaient uniquement le rock, nos conservatoires seraient

Gast Waltzing et Maggie Parke



La Cathédrale de Luxembourg servira de cadre à une grande fête de musique sacrée organisée le 25 juin par l'Archevêché: les grandes orgues, côté rue Notre-Dame, magnifiquement restaurées.

vides et „Luxe, Calme et Volupté" n'aurait certainement pas pu fêter son trente millième visiteur après seulement six semaines d'ouverture. Donc pour les jeunes et les vieux rockeurs, „Live at Vauban" accueillera des formations de rock nationales et internationales au début des grandes vacances tant au „Knuedler" qu'à la „Zeltstad"; en outre, des chanteurs comme Charlélie Couture, Paul

Young, Angelo Branduardi ou Konstantin Wecker réuniront des publics de tout âge, des rallyes de jazz seront organisés à Luxembourg et à Esch. „Le Carrefour des Musiques du Monde" du Folk-Clupp fera venir à Luxembourg des ensembles de musique traditionnelle du monde entier et il nous fera découvrir la musique des Gitans pour l'ouverture et la clôture de la Zeltstad.

Simone Beck

André Mergenthaler



Réjouissons-nous en 1995 de la musique, ce langage de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges.

Bitte, was hat das mit Tanz zu tun?", so könnte zum Beispiel ein Stück von Pina Bausch, Susanne Linke oder Reinhild Hoffmann heißen. Mit diesem Titel würden sie eine Frage vorwegnehmen, die sich wohl viele von uns immer noch angesichts von Tanztheater stellen. Die Bilder, die hier gezeigt werden, haben wenig mit dem zu tun, was man sich gemeinhin unter Bühnentanz vorstellt:

Deutsches Tanztheater

oder die Suche nach einer neuen Bewegungssprache

– Der kahle Bühnenraum steht voll runder Kaffeestaubhaustische und Stühle, zwischen denen sich die Tänzer in Straßenkleidung bewegen. Die Stühle, gleichzeitig Symbol und Ersatz für abwesende Personen, beschreiben die Leere und Kontaktlosigkeit. Sie stehen den Tänzern buchstäblich im Wege und hindern sie in ihren Bewegungen. Während der ganzen Zeit ist ein Mann damit beschäftigt, die hinderlichen Stühle rechtzeitig zur Seite zu schieben, bevor die Tänzer sich daran verletzen. Die Tänzer nehmen ihn nicht wahr, obwohl er ihnen am nächsten ist. Aus: „Café Muller“ von Pina Bausch, Musik von Henry Purcell, Wuppertal, 1978.

– Auf der Bühne herrscht blutiges Rot in Kontrast zu dem Weiß der Brautkleider und dem Schwarz der festlichen Herrenanzüge. Ein Brautpaar, mit dicken Stricken festgebunden auf einem Flügel, harret hilflos der Dinge, die da kommen mögen. Die Braut trägt einen langen Zopf, den ihr der Bräutigam während der Strawinsky-Sequenz mit einem rüden, eindrucksvollen Zeremoniell mit der Axt abhacken wird. Aus: „Hochzeit“ von Reinhild Hoffmann, Musik „les noces“ von Igor Stravinsky, Bremen, 1980.

– Durch zwei ebenerdige Löcher auf beiden Seiten der Bühne kriechen die Tänzer aus dem Bühnenabgrund hervor oder winden sich unter Qualen aus Öffnungen in der Bühnenwand heraus. Der Hauptprotagonist, Mars, steht allein und verlassen in seinem menschlichen Elend auf der Bühne. Um ihn herum lautes Getöse, Volksmusik, grelle Frauen, Männer in Uniformen, die den Frauen nachstellen. Aus: „Mars“, von Hans Kresnik, nach dem gleichnamigen Buch von Fritz Zorn, Heidelberg, 1983.

– Vier Frauen und ein zur Frau ernannter Mann beginnen ihr Tanztagwerk mit ein paar Gängen quer zum Publikum. Unter ihren nackten Füßen ziehen sie farbige Seidenbahnen hinter sich her, rollen sie auf, tragen sie zurück und beginnen wieder von vorne. Die Frauen führen dabei banale Unterhaltungen. Auf einmal wird diese Eintönigkeit gebrochen, die Bewegung vervielfältigt sich aus einer in viele Richtungen. Die Tücher werden bearbeitet, gefaltet, geglättet, als Vorhang aufgespannt. Was zunächst spielerisch anmutet, wird zu wirklicher Arbeit, welche die Tänzerinnen in einem Zustand der Erschöpfung hineintreibt. Ihre Frisuren lösen sich auf, ihr Lächeln wird zur Grimasse. Aus: „Frauenballett“ von Susanne Linke, Musik „Magnifikat“ aus dem Mittelalter, Essen, 1981.



Ismael Ivo: „Francis Bacon“



Hans Kresnik

Diese Fragmente illustrieren eine neue Art, Tanz zu machen bzw. Tanz zu sehen.

Was seit den siebziger Jahren unter dem Begriff „Tanztheater“ subsumiert wird, ist das Produkt einer Entwicklung, die sich Ende der sechziger Jahre in Deutschland abzeichnen begann. 1967 präsentierte Hans Kresnik im Schauspielhaus Köln sein erstes Stück „o sela pei“, ausgehend von Texten geisteskranker Menschen. Etwa zur gleichen Zeit begann Gerhard Bohner mit eigenen choreographischen Arbeiten, die er an der Akademie der Künste in Berlin zeigte. 1969 erhielt Pina Bausch den ersten Preis beim 2. Internationalen Choreographischen Wettbewerb in Köln, mit ihrem Stück „Im Wind der Zeit“. Diese jungen Choreographen waren Ausnahmeerscheinungen in der damaligen, vom klassischen Ballett dominierten Tanzkultur. Die Suche nach realistischen Inhalten, bzw. überhaupt nach Inhalten im Tanz, sowie nach geeigneten formalen Mitteln, diese Inhalte darzustellen, bestimmte den Aufbruch einer neuen Generation und gleichzeitig deren Abnabelung von damaligen Tanzkonventionen. Man hatte genug von der Ausführung vorgegebener Schrittkombinationen, die das klassische Ballett bot und die so fern jeglicher Realität den schönen Schein endlos reproduzierten. Gerade die Körperlichkeit, welche das klassische Ballett zu maskieren versuchte, wird zum Ausgangspunkt einer neuen Tanzavantgarde.

In Pina Bauschs Stück „Kontaktthof“ kommen die Tänzer nacheinander an die Rampe, zeigen dem Publikum ihren Körper vor, in Profil-, Vorder- und Rückenansicht; Hände, Füße, Nase werden dem Publikum zur Betrachtung entgegengestreckt. Männer und Frauen präsentieren dem Publikum ihren physischen, materiellen Marktwert. Tanztheater begann von vorne und stellte die Frage nach der Sinnlichkeit, bzw. nach der Sinnhaftigkeit des körperlichen Ausdrucks neu. Als Pina Bausch 1973 die Leitung des Wuppertaler TanzTheaters übernahm, sagte sie: „Mich interessiert nicht, wie Leute sich bewegen, sondern was sie bewegt“. Mit dieser Aussage

geht eine neue Definition dessen einher, was Tanz ist, bzw. was Tanz zu leisten hat.

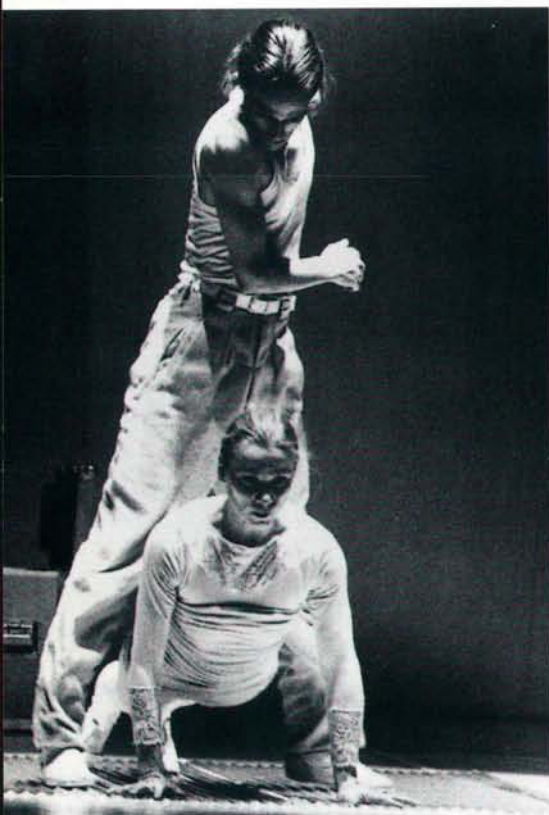
Während im amerikanischen *Modern Dance* die Bewegungen nichts anderes darstellen als sich selbst, verweisen sie im deutschen Tanztheater immer auf etwas anderes. Gefühle wie Angst und Verzweiflung, Sehnsucht und Liebe, Erfahrungen, für die uns die Worte fehlen, werden durch körperlichen Ausdruck vermittelt. Das Spektrum der Themen reicht von individuellen Bestrebungen und zwischenmenschlichen Beziehungen hin zu ganzheitlichen gesellschaftlichen Prozessen. Man sucht nach einer neuen Bewegungssprache, die dem menschlichen Dasein in unserer heutigen Zeit entspricht. Der Beweggrund, nur schön zu sein, ist nicht mehr hinreichend. In bewußter Provokation werden die Konflikte weder harmonisiert noch paraphrasiert, sondern auf der Bühne ausgelebt. Der Betrachter soll sich mit dem auseinandersetzen, was er in seiner alltäglichen Routine nicht mehr wahrnehmen möchte.

Ismael Ivo:
„Francis Bacon“



Die Forderung nach realitätsnahen Inhalten konnte nicht unter Beibehaltung der konventionellen Mittel des akademischen Tanzes realisiert werden. So begann man Strukturprinzipien aus anderen Kunstsparten für die Choreographien zu erproben. Tanz allein vermochte nicht mehr auszudrücken, was man zu sagen hatte. In einem Feld zwischen Tanz und Drama, visueller Kunst, Oper und Film, versuchte man neue Terrains für die Choreographie auszuloten. Wie der Begriff „Tanztheater“ schon nahelegt, gibt es starke Verbindungen zu szenischen Elementen des Theaters. Besonders die Rolle der Sprache, als formales Mittel, die Bewegungen immer wieder zu unterbrechen und so eine Distanz zu dem Dargestellten zu schaffen, wurde neu entdeckt. In dem Stück „Walzer“ von Pina Bausch geht ein Tänzer in bestimmten Abständen immer wieder ans Mikrophon und macht, während die anderen weiter tanzen, folgende Ansagen: „und dann hat Pina noch gefragt... und dann wollte Pina noch wissen...“. Auf diese Weise wird innerhalb des Stückes eine Distanz zu dem Dargestellten geschaffen, die den Betrachter dazu anhält, das Gesehene zu reflektieren. Sprache erhält eine neue Funktion; sie wird als Mittel benutzt, innerhalb eines Stückes auf die Grenzen des Tanzes hinzuweisen.

Die große Bedeutung der deutschen Choreographen liegt in der Weise, in der sie Tanz als Kunstform hinterfragen. Sie lösten den Begriff „Choreographie“ von der engen Definition als eine Serie von aufeinanderfolgenden Bewegungen, die eine zusammenhängende Geschichte erzählen. Im Tanztheater werden Bilder geschaffen, für die es noch keine festgelegten Bedeutungen gibt, für die jeder Betrachter seine Imaginationskraft bemühen muß. Die Bildästhetik des Tanztheaters erinnert an filmische Gestaltungsprinzipien. Mittels des Zusammenwirkens unter-



Tanztheater erlaubt keine Halbherzigkeit. Entweder man liebt oder man haßt es, lobt oder verreißt es, man kann jedoch nicht unberührt bleiben.

Susanne Linke, Urs Dietrich:
„Affekte“

Susanne Linke „Märkische Landschaft“



schiedlicher Elemente aus verschiedenen Medien (Sprache, Musik, Film) werden Sequenzen komponiert. Es entstehen fortlaufend eigenartige Bilder, deren Aufeinanderfolge weder logisch begründbar, noch rational nachvollziehbar sein muß. Die offene Stückform, bei der es weder einen Anfang noch ein Ende gibt, bei der also keine geschlossene Geschichte erzählt wird, überläßt dem Betrachter die Möglichkeit, eigene Assoziationen zu dem Dargebotenen zu produzieren. Mittels der Montage und dem Zusammenspiel entstehen sinnliche Eindrücke, die umso stärker sind, als sie sprachlich nicht faßbar sind.

Im Rahmen von „Luxemburg, Europäische Kulturstadt 1995“ werden drei Choreographien der Hauptvertreter des Tanztheaters zu sehen sein. Am 8. April präsentiert Reinhild Hoffmann im *Théâtre Municipal* in Luxemburg ihr Stück „Denn ein für alle Male ist es Orpheus, wenn es singt“. Susanne Linke zeigt ihre Choreographie „Märkische Landschaft“ am 14. Juni im Escher Theater. Das Stück handelt von Liebe und Haß, von eisernen Zwistigkeiten und weichen Versöhnungen, von zerschlagenen und voller Hoffnung wieder zusammengefühten Paradiesen. Eine eindrucksvolle Choreographie von Johann Kresnik, dem „Enfant terrible“ und Mitbegründer des Deutschen Tanztheaters, wird am 24. und 25. Oktober im *Théâtre Municipal* in Luxemburg zu sehen sein: „Francis Bacon“ mit dem brasilianischen Choreographen und Tanzstar Ismael Ivo. Francis Bacon, erklärter Außenseiter und Einzelgänger, Provokateur und Visionär, ist eine der Schlüsselfiguren der Malerei des zwanzigsten Jahrhunderts. Das Stück ist nicht als seine Biographie gedacht, sondern versucht Assoziationen beim Betrachten einzelner Bilder choreographisch umzusetzen.

Obwohl Tanztheater mittlerweile einen etablierten Platz nicht nur in der deutschen Kulturlandschaft innehat, hat es nichts von seiner ursprünglichen provokativen Kraft verloren. Niemanden läßt es kalt, weil existentielle Fragen, die jeden von uns betreffen, aufgeworfen werden. Tanztheater erlaubt keine Halbherzigkeit. Entweder man liebt oder man haßt es, lobt oder verreißt es, man kann jedoch nicht unberührt bleiben. Der Betrachter wird gezwungen, einen Standpunkt einzunehmen, entweder dafür oder dagegen.

Malou Thilges

Fotos:
Bernd Uhlig („Francis Bacon“)
Jörg Landsberg („Märkische Landschaft“)

Bibliographie:
– Susanne Schlicher: *Tanztheater. Traditionen und Freiheiten*. Hamburg, 1987.
– Norbert Servos: *Pina Bausch - Wuppertal Dance Theater or The Art of Training a Goldfish*. Köln, 1984
– Jochen Schmidt: *Tanztheater in Deutschland*. Frankfurt am Main, 1992.

IF IT'S TUESDAY, THIS MUST BE LUXEMBOURG

Auch wenn die Nabelschau (noch vor dem Kinobesuch) zur Lieblingsbeschäftigung der Luxemburger gehört, sollten wir uns um Himmels willen nichts vormachen: Der Kinematograph, das Kino, „den Zinéma“, jenes Medium, das 1995 höchst offiziell zum zahnlosen Tattergreis erklärt wurde, hat für unser Land seit hundert Jahren nie mehr als ein paar Fußnoten übrig gehabt.



Ein nicht (ganz)
ernstzunehmendes Panoptikum
zum hundertsten Geburtstag
des Kinos
von Ambrose Chapel (*)

Ein deutscher Zeppelin
namens Luxemburg...

In Walter Langs *Call me Madam*, der stark romantisierten Geschichte der US-Botschafterin Pearl Mesta, wird Luxemburg kurzerhand in Lichtenburg umgetauft, in *The Member of the Wedding* von Fred Zinnemann degradiert eine schwarze Putzfrau unser piekfeines Ländchen zu einem Waschmittel, in *Stille Tage in Clichy* vergleicht Jens Joergen Thorsen die Luxemburger mit rassistischen Mastkühen und löst damit einen Taifun im Bierglas aus, in *The Rocketeer* taufen die Nazis den Stolz ihrer Luftschiff-Flotte auf den Namen Luxemburg (Himmel!), in Franklin Schaffners *Patton*, der zu einem guten Teil im Großherzogtum spielt,

erwähnt der gute George C. immerhin „Dee-Kerk“, in Michel Devilles *Le Dossier 51* wird das Ländchen zum Schlupfloch für Spione der fiesesten Art, der brandaktuelle *Clear and present Danger* von Phillip Noyce stellt das „Grand-Duché“ und seine Banken als Waschmaschinen der internationalen Drogenbarone hin, und in Mel Stuarts *If it's Tuesday, this must be Belgium* rasen amerikanische Bus-Touristen durch das Gibraltar des Nordens und wissen nicht mal, in welchem Land sie sich befinden. Als größte aller Schanden dürfte jedoch der Umstand gelten, daß keiner der vier globetrottelnden James Bonds (die schon überall waren) es bisher für nötig befand, seine Drinks (shaken, not stirred) und seine Damen (idem) in Luxemburg zu sich zu nehmen.

John Birkel und die Beine von Dolores

In einem Land, wo sie dermaßen schlecht behandelt werden und das so klein ist, daß es selbst den Filmverleihen schnurzegal ist, ob ihr Film von 10.000 oder 20.000 Zuschauern gesehen wird, brauchen die kreativen Kinokräfte natürlich länger, um die Schmach auszubügeln und endlich zum Gegenschlag auszuholen. Sicher, in den 20er und 30er Jahren zimmerte ein gebürtiger Luxemburger



(in Frankreich) und dank der Intervention von Fred Junck ein luxemburgisches „Visa d'Exploitation“, und prompt benutzten gewiefte Sexfilmproduzenten dieses Schlupfloch, um ihre unvergänglichen Stöhn- und Hobelwerke ebenfalls unter luxemburgischer Flagge zu vermarkten. Von wegen Billigflagge – roude Léiw, huel se!

Brüder, zur Sonne, zur Freiheit!

Dann kam endlich Stimmung in die Bude. Etwa Mitte der siebziger Jahre dürfte es Marco Serafini über die Grenze nach Deutschland gezogen haben, wo er im Lauf der Zeit zum erfolgreichen TV-Regisseur avancierte, immer mehr Serien und immer weniger Filme drehte. Damals nuckelten auch Andy Bausch und die Brüder und Schwestern von der AFO zum ersten Mal an ihren Kameras und Stativen. Mit ihren innovativen und manchmal extrem frechen Kurzfilmen lehrten die Konsorten Bausch, Scheuer und Fautsch die eingefleischten Superachtfilmer das Fürchten und schleppten jahraus, jahrein die Hauptpreise beim ominösen „Amateur-Wettbewerb“ ab, wo das Blut in Wallung kam und die Verkündigung der Laureaten mehr Dramatik barg als jede Oscar-Verleihung.

Long, isn't it?

Nach den „shorts“ die „features“, nach den Kurzfilmen die Abendfüller! Schlag auf Schlag, Andy auf AFO, AFO auf Andy, nicht unbedingt in der richtigen Reihenfolge. *Vu Kanner fir Kanner, Cocaine Cowboy, When the Music is over, Wat huet e gesot?, Gwyncilla – Legend of the Dark Ages, Congé fir e Mord, Van Drosselstein, Der Daïwel*, dann, einer für's Guinnessbuch, *Klibberkleeschueschebermaischenallerherrgottsnationalsprangkiirmes* (in einem Wort, bitteschön), *Schwaarze Schnéi*. Der Kinorubel rollte, *Congé fir e Mord* lockte 30.000 Zuschauer in die Lichtburgen und

namens John Birkel in Hollywood und in den französischen *Victorine Studios* Kulissen und Dekors für Rex Ingram und die Metro Goldwyn Mayer, und in den 30er, 40er und 50er Jahren machten Norbert Jacques, René Deltgen und Berthe Tissen im Ausland von sich reden. Und irgendwann dazwischen spielte Evy Friedrich zum Echternacher Veitstanz auf.

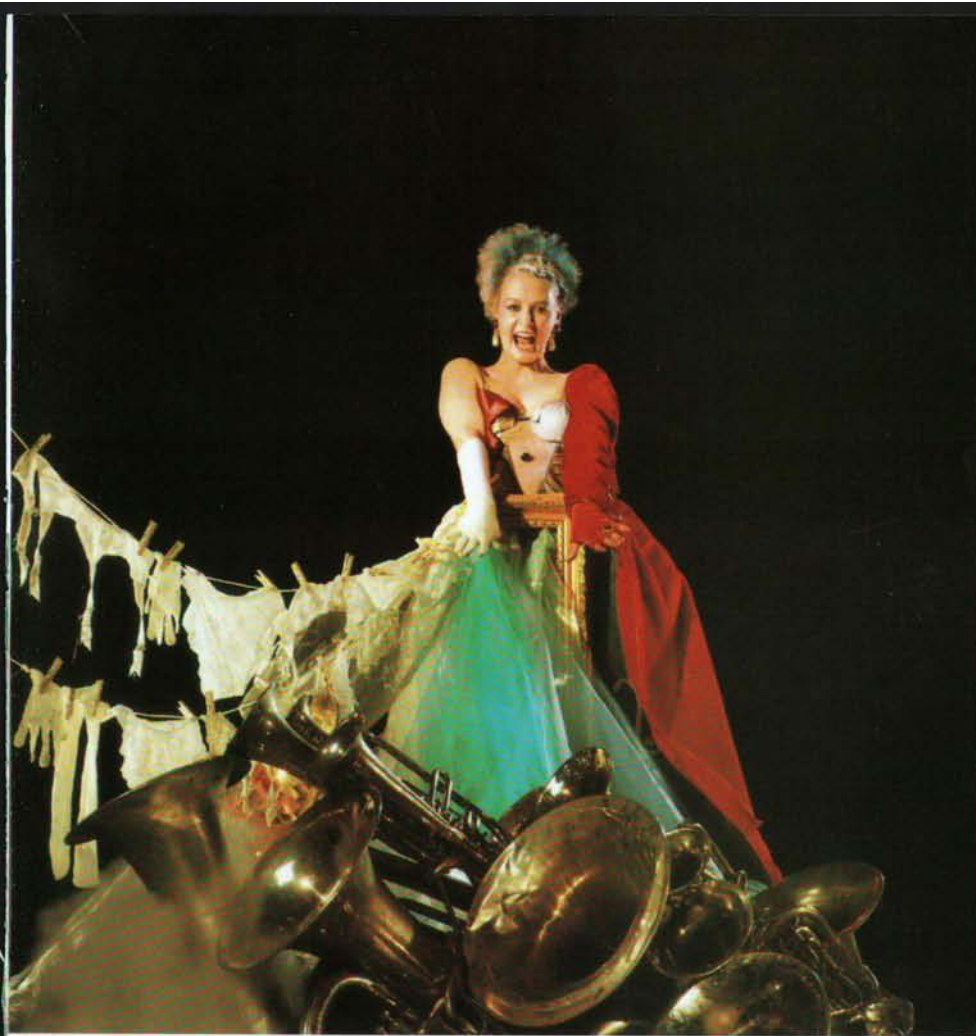
In den 50er Jahren dann tanzte Germaine Damar sich die kessen Beine in den Leib und füllte mit jedem ihrer Filme das *Victory* bis unter's Dach. Philippe Schneider steuerte eine Unmenge Dokumentarfilme und den memorablen *Love Life in Luxemburg – Les Confidences d'un Patron d'Hôtel* zur luxemburgischen Filmgeschichte bei, irgendjemand drehte irgendwann mit luxemburgischem Geld ein Unding namens *Mais qui donc m'a fait ce bébé?*, und Ody Roos behauptete steif und fest: *Pano ne passera pas*. More von Barbet Schroeder bekam aus Gründen der Zensur



Andy Bausch in „Action“



Thierry Van Werveke



Josiane Peiffer in „Mumm, Sweet Mumm“

Troublemaker wurde allein im *Cité* von 15.000 Zuschauern gesehen, bevor er seine internationale Karriere anging und Thierry Van Werveke zum Idol machte.

Selbst der *Hei-Elei* kuckte elo und machte luxemburgische Filme: *E Fall fir sech*, *Di Zwié vum Bierg*, *De Falschen Hond*.

Mit dem ebenfalls erfolgreichen *Schacko Klak* von Frank Hoffmann und Paul Kieffer trat dann auch die Samsa Film ins Rampenlicht.

The Mouse that roars...

Die Artikel in der in- und ausländischen Presse häuften sich, Filme aus Luxemburg wurden auf Festivals in den USA gezeigt, der Medienzweig wurde hoffähig. Die luxemburgischen Autoritäten horchten auf, ergriffen die Gelegenheit beim Schopf und dekretierten ein sogenanntes „créneau“. Kino und audiovisuelle Produktion wurden subsidiert, ein nicht unumstrittenes, aber effizientes „Tax-Shelter-Gesetz“ kam zum Tragen und lockte vorrangig ausländische Abenteurer an. Über Nacht fielen sie in das Land ein wie die Heuschrecken, internationale Filmteams gehörten bald zum Stadtbild wie Verkehrsstau und Blechlawinen. Die staunenden Luxemburger verdienten sich ein Zubrot als Statisten, einheimische Filmemacher und Techniker durften dabei sein und lernen. Sur le tas! Neue Produktionsgesellschaften schossen aus dem Boden wie Pilze, Briefkastenfirmen für gewiefte Amerikaner, die einen „fast buck“ auf Kosten Luxemburgs machen wollten, aber auch legitime Firmen, die an der Weiterentwicklung des luxemburgischen Films interessiert waren.

Still und starr ruht der See...

Nachdem die Regierung die Notbremse gezogen und die audiovisuellen Produktionen von der Straße in kaum existente Filmstudios verbannt hatte, kam erst einmal Ruhe in die Szene. Nach der Euphorie, die Ernüchterung. Luxemburg hatte zwar mit *Hochzäitsnuecht* seinen ersten Film in Cannes gezeigt und in Saarbrücken die Max-Ophüls-Trophäe ergat-

„Schacko Klak“



tert, doch an der Kinokasse ging der Film baden. Andy Bausch verlor seinen Touch und einen Großteil seines Kinopublikums und probt seither (mit steigendem Erfolg) sein Recycling beim deutschen Fernsehen, sowohl öffentlich-rechtlich als auch privat.

Die omnipräsente Samsa-Film ist zur Zeit die einzig wirklich aktive und strukturell gesunde Filmfirma, die in Luxemburg operiert. Dreharbeiten laufen für einen abendfüllenden Dokumentarfilm über Edward Steichen (Regie: Claude Waringo) und für eine Komödie: *Black Dju* (Regie: Pol Cruchten) mit Philippe Léotard, die in Koproduktion mit Frankreich und Belgien entsteht. Weitere Samsa-Projekte sind in Vorbereitung. Die nächsten drei bis vier Jahre werden zeigen, ob Luxemburg als Filmland eine Chance hat oder ob der Filmboom der 80er und frühen 90er Jahre sich als Flop erweist.

Luxemburger Lichtburgen...

Filme werden (sogar in Luxemburg) gedreht, um in den Kinos gezeigt zu werden. In der Glanzzeit des Kinematographen gab es ganze 58 (achtundfünfzig) Kinos in unserem Land. Zur Zeit liegt diese Zahl bei mickrigen 17 (siebzehn) Kinos, die alljährlich etwa 750.000 Zuschauer (bei einem weitaus größeren Potential) unter sich aufteilen. Nach dem Ableben der *Ciné de la Cour*, *Capitole*, *The Yank*, *Europe*, *Eldorado* und *Victory* bleiben der Stadt Luxemburg, neben der *Cinémathèque Municipale* mit *Cité* (5 Säle), *Utopia* (5 Säle) und *Marivaux* (1 Saal) lediglich 11 Kinos, die am Wochenende dem Ansturm der Zuschauer längst nicht mehr gewachsen sind. Weitere Kinos findet man in Esch (*Ariston*), in Bettemburg (*Le Paris*), in Rümelingen (*Kur-*



Myriam Muller

saal), in Echternach (*Sura*), in Diekirch (*Scala*) und in Schöndweiler (*Klenge Kino*). Die Luxemburger sind zwar emsige Kinogänger, doch ausverkaufte Häuser und unendlich lange Warteschlangen vor den Kinokassen nehmen manchmal auch dem fervertesten Freak den Wind aus den Segeln.

USA today... and coming attractions

Auch das Programmangebot der verbleibenden Kinos leidet unter dem Saalmangel. Weil immer mehr amerikanische Filme die Leinwand für eine immer längere Spielzeit blockieren und eines der beiden Großkinos in der Hauptstadt mit allerletzter Konsequenz ausschließlich amerikanische Filme zeigt, kommen kleinere und interessantere Filmnationen immer weniger zum Zug. Einen Ausweg aus der monokulturellen Zwickmühle verspricht das für Ostern 1996 auf Kirchberg angekündigte *Utopolis*-Multiplexkino, das mit 10 Sälen und rund 3.000 Plätzen Raum genug für die amerikanischen Superproduktionen bieten wird und das *Utopia* entlasten

soll, wo dann, falls das Publikum mitzieht, die multikulturelle Kinokunst ihren Stamplatz wiederfinden soll.

Cinémathèque Municipale – e la Nave va...

Als Ruhepol inmitten der filmischen Turbulenzen bietet sich die *Cinémathèque Municipale* der Stadt Luxemburg an, deren reichhaltige Kollektion von fast 10.000 Filmen bis weit über die Grenzen des Landes hinaus bekannt ist. Kinematheken, Archive, Film Museen und Festivals der ganzen Welt greifen auf die luxemburgischen Filmschätze zurück, wenn es darum geht, komplette Werkschauen und Retrospektiven zu organisieren. Tag für Tag (warum eigentlich nicht am Wochenende?) schöpft die *Cinémathèque* aus dem Vollen und zeigt zwei Filme in den Abendvorstellungen, am Mittwoch ebenfalls einen Streifen in einer High-Noon-Show um 12.00 Uhr. Die alljährlichen Live-Cinema-Aufführungen mit Carl Davis und dem RTL-Symphonieorchester sind binnen Tagen ausverkauft und wurden mittlerweile zum beliebten Exportartikel.

Nach der Live-Aufführung von Charlie Chaplins *City Lights* kündigt sich im Rahmen des Kulturjahres die Uraufführung (an drei aufeinanderfolgenden Tagen) des von der *Cinémathèque* restaurierten Stummfilms *Waterloo* (Regie: Karl Grune) an, für den Carl Davis eine neue Partitur komponiert hat.

The Second Hundred Years

Für das zweite Jahrhundert der Kinematographie in Luxemburg wünscht der Chronist sich und dem Kino zahlreichere und bessere Kinosäle, ausgewogenere Programme, einen nichtamerikanischen Film im *Cité*, öfters Zuschauerschlangen in der *Cinémathèque*, 48-Stunden-Tage, um ja nichts zu verpassen, keinen Film von Godard oder Straub, eine Sandwichbar, die Corned-Beef und Pastrami anbietet, das Gesamtwerk von Michael Powell auf Laserdisc und eine bessere Zusammenarbeit zwischen den Kinos und der *Cinémathèque*. Außerdem ein Bier trinken mit Clint Eastwood und ein Eis essen mit Sandra Bullock. That's all folks!

(*) *A place, not a name* in *The Man who knew too much* von Alfred Hitchcock (1956), einem Insel-film des Chronisten jpthilges, der sich hinter dem Pseudonym versteckt...

„Les enfants du paradis“



„Le cinéma européen s'affiche pour son centenaire“.
Ausstellung im Cercle Municipal vom 7. Juli bis zum 25. August 1995



Flash sur la photo



John Vachon, dans "The bitter years"

La photographie et sa place dans l'année culturelle

Il y a deux ans, un haut responsable du Ministère de la Culture nous a quelque peu surpris en remarquant qu'il ne voyait pas pourquoi nous trouvions que la photo était ignorée au Luxembourg puisque tout le monde en faisait. On ne parlait pas de la même photographie. Entre la photo de reportage, la photo publicitaire ou de mode, la photo de mariage ou encore touristique, celle au service de la science, celle, esthétisante des amateurs et la photographie d'art (à défaut de terme convenable) il y a des différences notables. Encore ne suffit-il pas d'en faire, ni de l'archiver mais de la montrer et de susciter des débats.

Il a donc fallu attendre les manifestations de "Luxembourg, Ville Européenne de la Culture" pour que la photographie soit enfin reconnue au Luxembourg...

... dans quelques-uns de ces aspects et surtout comme moyen d'expression égal à la peinture ou à la sculpture. Notre guide des expositions photographiques en 1995 mentionne dix-neuf manifestations consacrées au seul médium photographique. Chiffre étonnant compte tenu de l'existence marginale qu'a menée la photographie au Luxembourg comme moyen d'expression artistique confinée dans le domaine amateur le plus souvent ou laissée à l'initiative exclusive de l'un ou l'autre cercle d'initiés. La galerie *Nei Licht* de Dudelange a été ainsi la seule, depuis les années 80, à continuer un chemin dans lequel s'étaient engagés d'autres sans lendemain. Il reste vrai que toutes ces manifestations de 1995 se sont élaborées de façon kaléidoscopique. Chaque association ou institution a œuvré de façon indépendante et le plus souvent dans l'ignorance de l'autre.

Peut-être est-il permis de voir dans cette multiplication des expositions l'expression d'un espoir qui s'accroche au succès obtenu par l'exposition *The Family of Man* d'Edward Steichen installée au Château de Clervaux depuis 1994. L'Américain d'origine luxembourgeoise auquel la Ville de Luxembourg avait consacré deux grandes rétrospectives (en 1979 et en 1983 dans la Villa Vauban) continue d'être à l'affiche pendant l'année avec 4 expositions supplémentaires plus un film de sorte que l'on pourrait parler d'une année Edward Steichen s'il n'y avait pas les trois expositions autour du thème du paysage dans la photographie contemporaine organisées par "Café Crème asbl" en association avec le "Centre National de l'Audiovisuel" et la Ville de Dudelange.

***The Family of Man*, "la plus grande exposition photographique de tous les temps"...**

... créée en 1955 par Edward Steichen pour le *Museum of Modern Art* de New York et restaurée par le CNA a déclenché au Luxembourg un engouement subit pour l'œuvre de ce photographe qui était en son temps le photographe le mieux payé du monde. Enthousiasme étonnant quand on connaît le long silence autour de son œuvre au Luxembourg puisque les photos de *The Family of Man* - léguées par Steichen lui-même au Grand-Duché - moisissaient dans quelque cave institutionnelle avant d'être sorties de l'oubli essentiellement par le Centre National de l'Audiovisuel.

Après ces longues années d'oubli - rappelons la colère de Steichen devant le désintérêt des autorités luxembourgeoises dans les années cinquante - voilà que ce photographe à la carrière impressionnante duquel un critique a écrit qu'il figurait "le rêve américain à travers la morale désincarnée d'un puritanisme victorien et les images éphémères d'Hollywood" devient le porte-drapeau d'une photographie luxembourgeoise enfin sortie d'un amateurisme plus ou moins officiel.

On pourra ainsi admirer la collection toute récente de la Banque et Caisse d'Épargne de l'État qui comprend 68 photos d'Edward Steichen réalisées entre 1895 et 1960. Elle sera montrée au public à partir du 15 mars. Avec sa série de portraits de célébrités, ses autoportraits et quelques rares photographies en couleurs cette collection complète les collections du Musée National qu'on pourra voir en juillet au Casino. La galerie privée *Clairefontaine*, une des rares galeries luxembourgeoises à proposer à la vente, depuis peu mais régulièrement, les photos érotiques d'un Helmut Newton, les nus masculins du Californien Greg Gorman ou encore les portraits de Gisèle Freund, montre du même Steichen une série d'œuvres des années trente et quarante, la principale période créatrice du photographe. Publiés pour la plu-



Tony Vaccaro:
"GIs going to see a movie
in Luxembourg-City with
rifles"

part dans les magazines du groupe *Condé Nast* (Vogue, Vanity Fair) ces portraits de stars du monde de la mode et du spectacle comptent parmi les plus connus (en juillet).

Au mois de juillet, qui sera en quelle sorte le mois de la photo de l'année culturelle, . .

... le public luxembourgeois aura l'occasion de voir *The Bitter Years*, la deuxième grande exposition et collection qu'Edward Steichen a sélectionnée en tant que directeur du département photo du *Museum of Modern Art* de New York en 1962 et que ce dernier a offert au Grand-Duché à la fin des années 60. Deux cents photographies de photographes américains les plus connus de l'époque comme Walker Evans, Ben Shan, Russel Lee, Dorothea Lange etc. illustrent les conditions de vie incroyables des Américains pendant la grande dépression des années 30. Restaurée en 1993 par l'Italienne S. Berselli, la collection sera présentée en intégrale par le CNA pendant deux mois au Centre Culturel de Bonnevoie.

Parmi les expositions organisées par le CNA figurent également "Histoires de frontières" d'Yvon Lambert et "Visages extérieurs" de Marianne Majerus.

Yvon Lambert, jeune photographe luxembourgeois, raconte photographiquement l'histoire des frontières européennes entre Gmund où Kafka fut arrêté le 4 juillet 1920, et Port Bou, où les autorités policières refusaient à Walter Benjamin de continuer son voyage. Des images poétiques aux allusions littéraires et historiques réalisées par un jeune Luxembourgeois qui depuis son recueil photographique sur Naples a l'habitude de se plonger dans les cultures de nos partenaires européens.

Marianne Majerus a choisi aussi le voyage. Mais plutôt que de réfléchir sur les limites

d'un paysage, d'une culture, de l'histoire et des histoires, elle a pointé son objectif sur les Luxembourgeois talentueux qui ont réussi leur vie professionnelle à l'étranger.

Wolfgang Osterheld, photographe attiré de la campagne de "Luxembourg, Ville Européenne de la Culture" – au centre d'une violente polémique pour son nu illustrant la première page du numéro un du magazine de l'année culturelle – présente une série de portraits d'écrivains étrangers dans une exposition qui encadrera les manifestations des *Journées littéraires de Mondorf*.

La photographie d'art et de recherche des années 80 et 90 marquera les mois d'été. Sous le thème de *Paysages: Lieux et non-lieux* figu-

rent trois expositions qui explorent le paysage dans la photographie européenne contemporaine.

La première montre le travail de 10 artistes-photographes qui réalisent un travail sur le paysage luxembourgeois. Le Californien Lewis Baltz, figure emblématique des années 70 d'une photographie conceptuelle et intellectuelle est sans doute le plus connu. Ses œuvres figurent dans tous les musées d'art des États-Unis. L'Allemand Marin Kasimir vient de réaliser un panorama photographique de 36 mètres pour le Centre Pompidou à Paris. Juan Fontcuberta est professeur de sémiologie à Barcelone et tête pensante de la nouvelle photographie espagnole. Plus poétiques sont

G. Basilico "Paysage"



les photos-sculptures du Français François Méchain et les œuvres en noir et blanc de cités nocturnes du Belge Gilbert Fastenaekens. Le travail de 5 Luxembourgeois (Gast Bouschet, Luc Ewen, Jean-Luc Koenig, Yvan Klein, Roger Wagner) complétera cette exposition. (Au *Tutesall* en juillet/août, Ville de Luxembourg).

Le but avoué de cette exposition est de présenter à un large public les œuvres d'artistes-photographes qui ont choisi de (re)-travailler le thème du paysage. En effet, alors que la photographie populaire continue de rêver le paysage comme une réserve naturelle de „belles vues“ les artistes contemporains doutent, s'interrogent. Leur vision est critique d'un environnement souvent rongé par l'industrie et une architecture froide et inhumaine. Fréquemment aussi, le paysage est prétexte à des spéculations métaphysiques ou poétiques. Le choix des œuvres s'est fait aussi en fonction des techniques utilisées: les grands formats panoramiques alternent avec les Polaroids intimistes, le collage avec la photo-sculpture, les caissons lumineux avec les émulsions sur toile. Le jeu de mots du titre des trois expositions véhicule l'idée que l'artiste contemporain s'interroge sur le paysage en tant que lieu et sur la possibilité ou l'impossibilité de le représenter „artistiquement“. Il est donc possible de voir dans cette exposition la volonté d'aller dans le sens d'un éclatement de la notion de paysage dans la photo et de familiariser le grand public avec les grands thèmes de l'art photographique contemporain.

Les deux expositions complémentaires auront lieu à Dudelange. L'une à la *Galerie Dominique Lang* où l'on pourra voir la collection exemplaire de la *Caisse des Dépôts et Consignations* de Paris avec tous les grands noms de

Yvan Klein „Sans titre“



la création contemporaine comme Basilio, Clegg & Guttman, Gursky, Garnell, Ruff etc. L'autre à la *Galerie Nei Licht* avec des photographes catalans, majoritairement de Barcelone. Cette exposition est réalisée grâce au concours de David Balsells, anciennement directeur du département photo du *Musée d'Art moderne de Barcelone* et actuellement directeur de la *Primavera Fotografica* de la même ville.

En complément à ces expositions, la Ville de Dudelange consacre un week-end entièrement à la photo. Le public aura l'occasion de découvrir la caméra géante de Polaroid (50 x 60 cm) et la *caravana obscura* du couple photographe belge Felten & Massinger. Il s'agit d'une caravane transformée selon le principe de la *Camera obscura* en gigantesque appareil photo. Les photos géantes sont des pièces uniques (2m sur 3) et pourront être admirées à la mairie.

La Ville de Luxembourg quant à elle n'entend pas rester à l'écart. Ainsi de la mi-juillet à la fin août la Photothèque de la ville exposera au Cercle Municipal une sélection des œuvres du photographe américain Tony Vaccaro. Soldat américain présent sur le sol luxembourgeois entre septembre 1944 et mars 1945, Vaccaro s'éprit de la ville et du pays et y réalisa quelque 450 photos les unes montrant les beautés de la ville et de ses environs, les autres les destructions occasionnées par les bombardements alliés en mai 1944, quelques-unes enfin la vie des GI's à Luxembourg pendant la trêve allant de la Libération à la bataille des Ardennes.

N'oublions pas l'exposition de la *World Press Association* qui présente les plus fameuses photos de reportage du monde (juillet/août au Théâtre municipal, Luxembourg) ainsi que la belle exposition *Leica: Magic Moments* (au Cercle municipal, Luxembourg et à Rumelange en

avril). Enfin, last but not least, la Fédération des photographes amateurs du Luxembourg a exposé en février les travaux des meilleurs amateurs du monde (au *Tutesall*, Luxembourg et à Esch au Théâtre Municipal), le CNA termine l'année avec *Le bassin minier: traces et mutations* en octobre (Théâtre Esch) et *Magnum Cinéma* en décembre au *Tutesall*.

Y a-t-il des absents? Quelques-uns, dont le parcours n'a pas été des moins importants, comme Norbert Ketter (auquel la Ville de Luxembourg avait consacré une grande rétrospective en janvier 1982 dans la Villa Vauban) et Raymond Clement qui, dans les années 70, avaient déjà réussi à se faire une petite réputation en dehors des frontières luxembourgeoises et qui ne figurent pas au programme. L'un avec ses paysages luxembourgeois et ses portraits d'enfants handicapés, l'autre avec ses photographies de musiciens de jazz et plus récemment avec ses panoramiques en couleur de l'Oesling sont parmi ceux qui semblent rester volontairement à l'écart des manifestations de '95.

Somme toute, la photographie occupera la place qui lui revient de droit. On pourra dire que l'équilibre heureux, quoique le fruit du hasard, entre la photographie amateur, le photojournalisme et l'art des galeries et musées, entre la tradition et le contemporain, devrait susciter l'intérêt d'un public plus vaste. La *Fondation Edward Steichen* pour la promotion de la jeune photographie et le projet d'extension du CNA avec un lieu d'exposition viendraient alors prolonger dans le temps les initiatives de l'année culturelle.

'95er Inventur am neie Stater Musée



Enn des Joors gin Teimre voll an de Musée rageholl:

De Sonnebrëll vum Juliette Gréco,
vergiess op enger Bühn zu Wolz;
de Kazekuerf vum Germaine Damar,
e klenzt Gedicht vum Anise Koltz.
Eng Béierfläsch, déi de Carreras
am Stadion getraff um Kapp;
eng Maquette vun der Calteux's-Festong,
a vum Béjart eng Balletsschlapp.

Dem Osterheld säi schéine Neger,
dem Simone Beck säin Telephon;
eng däusend onverkaafte Kaarten,
an Treinens Misch säi Saxophon.
Eng Dosen där geklauter Fuendlen,
en Trauertelegamm vum Pei;
an och nach zwou gespronge Seeten
vum Sophie Mutter sénger Gei.

Vum Olinger e Gruppebildchen,
mam Kätti Thull un engem Dësch;
Elektra-Schocks vun eisem Mikis,
a vum Fëschmaart dee leschte Fësch.
Eng Pudderdous vum Jessye Norman;
an eng Geschicht, bal ouni Enn,
verzielt iech d'Schicksal vum Frisoni,
mam Titel „Tragedy of man“.

josy braun

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Quirin (Rue Saint-)

Diese Talstraße führt, von der Avenue Marie-Thérèse ausgehend, am Elektrizitätswerk vorbei, an der Petruß entlang, und unter der Passerelle hindurch bis zur Mündung der Petruß in die Alzette in Stadtgrund (rue St Ulric).

Ihr Name, durch einen Schöffensratsbeschuß vom 16. Mai 1925 bestätigt, ist bedingt durch die am rechten Ufer der unteren Petruß gelegene Quirinskapselle. Dieses Felsenheiligtum, im Volksmund "Greinskapsell" genannt, ist wohl eine der ältesten Kultstätten auf unserem Stadtgebiet.

Es wird angenommen, daß sich hier bereits zur keltischen Zeit ein Heiligtum befand. Für die Kelten, die keine bildliche Götterdarstellung kannten, war die ganze Natur beseelt. So wurden Naturkräfte und Naturerscheinungen von ihnen als Gottheiten verehrt: Berge, Gewässer, Bäume, Gestirne, Donner und Blitz. Besonders der Quellkult spielte eine wichtige Rolle, galt doch die Quelle als Trägerin der Fruchtbarkeit mit den stärkenden und reinigenden Kräften, die ihrem Wasser innewohnen. Mit dem Vordringen des Christentums wurde es Sitte, diese heilenden Naturkräfte dem Wirken von Heiligen zuzuschreiben. So war hier im Petrußtal die Heilkraft des Wassers, besonders gefragt bei Augenleiden, dem Einfluß der „Wasserheiligen“ Quirinus, Firminus und Ferreolus zu verdanken. Bereits im 4. Jahrhundert soll sich hier ein frühchristliches Heiligtum befunden haben. Einer Legende nach hat Graf Siegfried den Quirinskult in der Greinskapselle eingeführt.

Als beinahe sicher gilt, daß zu Beginn des 13. Jahrhunderts die Höhlenkirche, die zur Pfarrei Hollerich gehörte, für den Gottesdienst benutzt wurde.

Die Deutschritter, die seit 1249 in der St. Ulrichsstraße ansässig waren, unterhielten die Greinskapselle, und sie waren es auch, die um 1350 die heutige gotische Fassade erbauten mit dem über dem Eingangstor gemeißelten Deutschherrenkreuz. Rechts davon befindet sich die auf einer Konsole ruhende offene Kanzel, in einer Nische daneben stand eine spätgotische Madonna mit dem Jesuskind (die heute, der unsicheren Zeiten wegen, vorsichtshalber entfernt wurde).

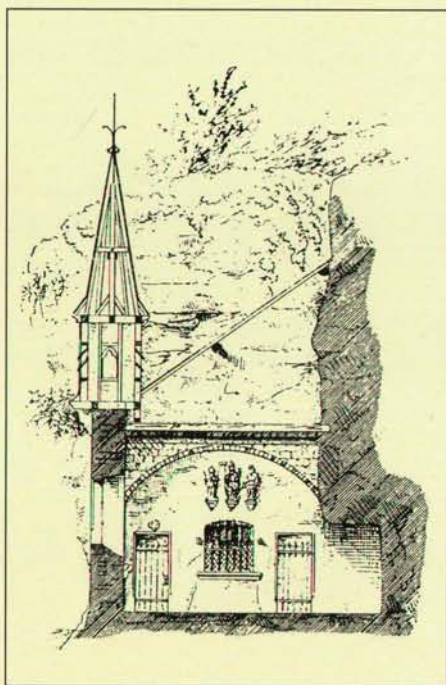
Dach und Glockenturm datieren von der Restaurierung 1885. Das Innere der Kapselle besteht aus der ursprünglichen Doppelhöhle mit Versammlungsraum, kleiner Sakristei und Altarnische. Unterhalb der Kapselle liegt die vergitterte Heilquelle. Nachzutragen bleibt noch, daß jahrhundertlang der hl. Quirinus der Stadtpatron war, bis er 1666 diese Würde an die Trösterin der Betrübten abtreten mußte.

Die Befreiung der Stadt von den Franzosen 1544 wurde seiner Fürbitte zugeschrieben. Als Dank hierfür gelobten Provinzialrat und Stadtmagistrat gemeinsam, jährlich durch eine Prozession des Tages zu gedenken, an dem Luxemburg von den Franzosen befreit wurde und wieder unter die Oberhoheit Karls V. kam, ein Gelübde, das bis 1680 regelmäßig erfüllt wurde.

Unter Ludwig XIV. wurde die Prozession verboten, wohl weil ihr Anlaß den Franzosen kein Grund zur freudigen Erinnerung war.

Friedrich Wilhelm Raiffeisen (Rue)

Die Straße dieses Namens, der ihr durch Beschluß vom 9. Juni 1976 gegeben wurde, führt links von der Route d'Esch zur Gaspericher Seite an der Fédération Agricole vorbei über die Gemeindegrenze hinweg in Richtung Howald. Im Volksmund heißt sie „de stengege Wee“. Friedrich Wilhelm Raiffeisen wurde am 30. März 1818 in Hamm an der Sieg geboren als siebtes von neun Kindern eines Landwirts, der auch Bürgermeister in Hamm war. Der junge Raiffeisen ergriff zunächst die militärische Laufbahn, die er aber bereits 1843 infolge eines Augenleidens aufgab, um in den zivilen Verwaltungsdienst einzutreten. Er war zunächst als Kreissekretär in Mayen tätig, dann als Bürgermeister in verschiedenen Gemeinden im Westerwald und am Niederrhein bei Neuwied.



Nach einer Typhusepidemie hatte sich sein Augenleiden so sehr verschlimmert, daß er gezwungen war, 1865 mit 47 Jahren in den Ruhestand zu treten. Aber gerade in dieser Zeit legte er in unermüdlichem Schaffensdrang den Grundstein für die landwirtschaftliche Genossenschaftsorganisation, nach ihm auch Raiffeisenvereine genannt.

Die Not und das Elend der Landbevölkerung lag diesem sozial denkenden Menschen sehr am Herzen. Zu Beginn des 19. Jahrhunderts hatte die einsetzende Industrialisierung und die Bauernbefreiung den Menschen auf dem Lande eine nie gekannte Selbständigkeit und Freizügigkeit gebracht, denen sie aber bildungs- und erfahrungsmäßig nicht gewachsen waren, so daß sie bald das Opfer rücksichtsloser Ausbeuter wurden, die sie in die Schulden trieben und sie um ihren Besitz brachten.

Unter dem Motto: „Hilfe durch Selbsthilfe“ gründete Raiffeisen zunächst mit Hilfe privater Spenden eine Reihe von Hilfs- und Wohltätigkeitsvereinen auf karitativer Grundlage. Bald jedoch ging er über diesen ersten Schritt hinaus und schuf eine typische Form der Spar- und Darlehenskasse. Seine Ideen und Erfahrungen schrieb er in einem Buche nieder, das eine weite Verbreitung fand und die Grundlage für die Raiffeisenorganisation wurde. (Titel dieses Werkes: Die Darlehenskassen-Vereine als Mittel zur Abhilfe der Not der ländlichen Bevölkerung sowie auch der städtischen Handwerker und Arbeiter. Neuwied 1866.) Raiffeisen starb am 11. März 1888 in Neuwied.

Die Genossenschaften, die in schneller Folge entstanden, sorgten auch für die Produktionsmittel, mit denen die Landwirte versorgt wurden. Die Darlehenskassen übernahmen den Geldverkehr. Es entstanden auch reine Warengenossenschaften, so z.B. die Molkerei- und Winzergenossenschaft. In Luxemburg fällt die Gründung der Raiffeisenkasse in das Jahr 1926, als sieben bereits bestehende Ortskassen sich zu der Raiffeisenzentrale des Großherzogtums Luxemburg mit Sitz in der Hauptstadt zusammenschlossen (Caisse Centrale des Associations Agricoles). Gründungsmitglieder waren Ehrenstaatsminister Emile Reuter, Abbé Nicolas Majerus, Pierre Dupong, Jean-Pierre Mertz und Auguste Mathékowitsch.

Trotz bestehender anderer Kreditmöglichkeiten war den Raiffeisenkassen, deren Filialen sich rasch über das ganze Land verbreiteten, ein großer Erfolg beschieden. Ihr Statut betont ausdrücklich, daß die Genossenschaft auf „Raiffeisenschen und christlichen Grundsätzen beruht“, mit dem Ziel der Aufnahme von Spareinlagen, der Gewährung von Darlehen bei solider Sicherheit und der zinsbringenden Anlage von augenblicklich verfügbaren Kapitalien. So sollten dem Dorf auf dem Kreditweg die Gelder des Dorfes erhalten bleiben und Spareinlagen, die über das augenblickliche Kreditbedürfnis hinausgingen, der heimischen Landwirtschaft und dem Kleingewerbe nutzbar gemacht werden.



Zum Gedenken



Fernand Bintner †

Am 16. Dezember 1994 starb plötzlich und unerwartet der langjährige Direktor des städtischen Urbanismusedienstes, der gelernte Architekt und Urbanist Fernand Bintner, im Alter von nur 60 Jahren.

Fernand Bintner, der in Paris an der „Ecole Spéciale d'Architecture“ und am „Institut d'Urbanisme“ studiert hatte, trat am 15. Oktober 1970 als erster Urbanist seinen Dienst in der Verwaltung der Stadt Luxemburg an, und es war unter seiner Leitung, als der „Service d'Urbanisme“ ab 1982 ausgebaut und erweitert wurde, von anfangs fünf auf heute fast zwanzig Mitarbeiter.

Fernand Bintner, der seine Stadt liebte und zeit seines Lebens seine ästhetischen und städtebaulichen Ideale in seine Arbeit einbrachte, war übrigens auch einer der drei Initiatoren der Idee, unsere Hauptstadt für die Liste des „Patrimoine mondial“ der UNESCO kandidieren zu lassen. Somit haben wir die Tatsache, daß unsere Altstadt seit Dezember 1994 zum Weltkulturerbe gehört, nicht zuletzt ihm zu verdanken.

Roland Hensgen †

Völlig unerwartet verstarb am 26. Januar 1995 im Alter von nur 43 Jahren der Direktor des hauptstädtischen Musikonservatoriums Roland Hensgen.

Am 7. August 1951 in Itzig geboren, war Roland Hensgen nach Abschluß seiner Saxophonstudien am „Conservatoire Royal de Bruxelles“ anfangs der siebziger Jahre als Musiklehrer im alten Konservatorium (am Quatsch) tätig, zuerst als „Chargé de cours“ und ab 1974 als Professor. Bereits 1980 wurde er beigeordneter Direktor, und 1987 übernahm er als Nachfolger von Roger Dondelinger die Leitung des Harmonieorchesters des Konservatoriums, das er am vergangenen 13. Januar anlässlich der Eröffnung des Kulturjahres ein letztes Mal dirigierte.

1990 wurde er nach der Pensionierung von Josy Hamer Direktor des 1984 fertiggestellten neuen Konservatoriums auf dem Geesseknäppchen. Darüber hinaus war der Verstorbene in zahlreichen nationalen und internationalen Gremien aktiv: So war er u.a. Leiter der hauptstädtischen Musikschulen, Vorsitzender der internationalen Meisterkurse und Präsident der *Luxembourg Saxophone Association*. Als Solosaxophonist spielte er übrigens während mehrerer Jahre im RTL-Orchester.

Roland Hensgen hinterläßt eine Frau und drei Kinder.



Zur Erinnerung an Jan Palach



Aus Protest gegen die Zerschlagung des sogenannten „Prager Frühlings“ durch die Sowjetarmee übergießte sich der 21jährige tschechische Student Jan Palach am 16. Januar 1969 auf dem Prager Wenzelsplatz mit Benzin und zündete sich an. Drei Tage nach dieser Tat, die im In- und Ausland großes Aufsehen erregte, erlag der junge Mann seinen schweren Verletzungen. Jan Palach wurde so zum Märtyrer und zur Symbolfigur des anti-sowjetischen Widerstands in der ehemaligen Tschechoslowakei.

Auch in Luxemburg war damals die Empörung über den Einmarsch der Sowjets in die CSSR groß, und auf Initiative des damaligen Stadtschöffen Fernand Zürn protestierten vor allem die Verantwortlichen des „Comité luxembourgeois de solidarité avec la Tchécoslovaquie“ gegen diese Besatzung durch eine fremde Macht, indem sie u.a. am 20. August 1969 in Anwesenheit zahlreicher Sympathisanten auf der Place d'Armes, nahe dem Dicks-Lentz-Denkmal, Jan Palach gedenkten. Anschließend an diese Gedenkfeier wurden dann zwei emaillierte Schilder angebracht, die dem kleinen Platz fortan den Namen „Square Jan Palach“ gaben.

Am 19. Januar 1995, dem 26. Todestag des jungen Märtyrers, wurde nun im Beisein zahlreicher Persönlichkeiten an diesem Platz, der heute vor allem ein Jugendtreff ist, eine offizielle Gedenktafel feierlich eingeweiht, die an den Studenten Jan Palach, der für die Freiheit starb, erinnern soll.

Trésors du Musée Pescatore

S'il y a eu dans les Pays-Bas et la Belgique des 18^e et 19^e siècles de véritables dynasties de peintres avec des familles comptant jusqu'à 30 membres connus pour leurs créations artistiques, Willem Linnig le Jeune appartient lui aussi à une de ces familles où non seulement on est artiste-peintre de père en fils, mais où il faut également prendre en considération les oncles. Connus sont surtout Joseph Linnig qui a su rendre avec une science remarquable les vieux monuments et les rues pittoresques de sa ville natale Anvers et

Egide Linnig, célèbre par ses marines. Tous les deux sont les frères de Willem Linnig le Vieux qui s'était tellement familiarisé avec le cadre du 17^e siècle anversois qu'il ne pouvait plus concevoir un sujet sans l'enfermer dans un décor de pignons à escalier et qu'il transportait dans une atmosphère conventionnelle les scènes les plus simples et les plus directes. Son fils Willem Linnig le Jeune fut moins enfermé que lui dans les limites de cette formule.



Willem Linnig le Jeune

né à Anvers le 20 août 1842 - décédé le 3 septembre 1890

Willem Linnig le Jeune, qu'on surnomme également „Le peintre de fine et chatoyante fantaisie”, aime le portrait et la nature morte et a ramené ses tableaux de genre sur le plan de l'actualité. Il est connu comme dessinateur, graveur et peintre. Elève de l'Académie d'Anvers il fut nommé professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Weimar en 1876 avant de venir s'installer à Anvers en 1882.

Linnig le Jeune a traité tous les genres: le nu, l'histoire, la nature morte, les fleurs, les fruits, les légumes, les accessoires, le portrait, les vues d'intérieur. Son œuvre comprend en tout des centaines de dessins, d'esquisses, de tableaux et de gravures.

C'est dans le domaine de la peinture de genre qu'il est parvenu à exprimer le mieux les qualités particulières de sa personnalité. On retrouve chez lui la plupart des qualités

des anciens maîtres comme la sûreté du dessin, la science de la composition, l'originalité de la touche, la magie de la couleur. Parfois il aimait aussi les scènes fantastiques et prenait volontiers ses sujets dans des siècles passés. Ainsi il aimait renouer avec la tradition du 16^e siècle.

Le tableau de Linnig appartenant à la collection Lippmann du Musée Pescatore a été réalisé en 1871. Il montre une „Jeune Femme près d'un Berceau”. La jeune femme ne porte manifestement pas les vêtements de son siècle, mais du temps de la Renaissance. On peut se demander si la jeune femme est la mère du bébé. En tout cas elle ne le couvre pas du regard. Elle lui tourne le dos dans une attitude peu concernée comme si elle n'attendait que le moment de partir.

Georgette Bisdorff



„My Driver of the Jeep in Downtown-Luxembourg“, by Tony Vaccaro, September 1944

Vom 15. Juli bis zum 27. August 1995 zeigt die Photothek der Stadt Luxemburg im Cercle-Gebäude auf der Place d'Armes eine Auswahl von Bildern des amerikanischen Photographen Tony Vaccaro, die dieser seinerzeit als US-Soldat kurz nach der Befreiung in unserer Hauptstadt und in ihrer Umgebung geschossen hatte.